





**Thomas T. Bento**

# **Être Papa**

*Récit*

© Thomas T. Bento

ISBN: 9798307579756

Imprint: Independently published

*Ce qui commence à baigner dans le liquide amniotique l'embryon de quelques semaines, cette espèce de sangsue dressée sur sa queue courbe, est une vraie petite chimère, qu'on dirait taillée dans du jade ou dans une agalmatolithe rose. Il y a de la fantaisie baroque de monstre dans cette tête grotesque et terrible, où la forme sort d'un trou et d'une enflure, où la bouche s'ouvre dans le rinceau d'un mascarón, où les petits yeux sortent des tempes comme deux petites perles de verre bleu.*

## Journal des Goncourt

*She knows it's too late  
As we're walking on by  
Her soul slides away  
But don't look back in anger (...)*

Oasis



# Prologue

Certaines personnes croient en la vie après la mort. Ils écoutent les témoignages de ces revenants d'outre-tombe, parlent d'une lumière blanche, d'un tremblement lumineux où apparaît soudain un proche disparu qui leur sourit et leur tend la main. Après ce bonheur indicible, tout disparaît.

Puis l'âme, telle une Tesla au démarrage, réintègre le corps meurtri par un accident ou une crise cardiaque. Transfigurée par cette expérience, le revenant témoignera, plus tard, devant le parterre mondialisé de YouTube.

D'autres scrutent les lignes de la main : une ligne de chance, une ligne d'amour, signes certains de bonheur ou de malheur. D'autres encore se plongent dans des thèmes astraux où se mêlent Maisons, Planètes, Noeuds lunaires, Ascendants, Lunes noires...

Mais qui racontera nos destins cabossés ? Nous, les pères des années 2000, entre 9/11, Internet et Harry Potter.

Aujourd'hui, la vue d'un bébé provoque en moi des sentiments contrastés. Cette mère au sourire triste, entrant dans un lieu public, ne sait pas encore si son petit enfant se tiendra tranquille ou éclatera en sanglots.

L'angoisse dans ses yeux me renvoie à ces jours où j'étais papa.

J'ai connu la charge mentale, les couches qui débordent, les biberons qu'il faut stériliser, les bains, les bisous, les couchers qui n'en finissent pas.

Avant tout ce bonheur, il faut (dans mon cas) rencontrer une femme. Car être papa, c'est aussi être en couple. Avant que ce bébé, qui bouleversera vos vies, sorte des entrailles, avant tout cela, une femme doit vous aimer, au moins l'espace d'un instant.

Et que dire si cette femme est la femme de votre vie ?

# **« La femme de ma vie »**

*Dans tes classeurs de lycée  
Y a tes rêves et tes secrets(...),  
Des mots d'amour et de tendresse  
Des mots de femme  
Que tu caches et qu'on condamne,  
Que tu caches petite Anne.*

Yves Simon (Diabolo menthe)

Mais tout d'abord, il faut revenir un peu en arrière...  
en 1986.

En ces temps antédiluviens, régnait un monarque républicain qui dirigeait la France comme une maîtresse indocile. François Mitterrand avait réussi le pari audacieux de couler l'économie française en quelques mois. La vision socialiste des lendemains qui chantent menait tout droit à l'affreuse banqueroute décriée par Mirabeau. Cadeaux, nationalisations, délits d'initiés, construction pharaonique... l'accomplissement d'un homme d'État qui se croyait égyptien.

Coincé par le fric, Mitterrand chercha une échappatoire en créant la division du peuple français. Le pharaon à la rose ouvrit les eaux de la discorde : conflits raciaux, religieux, économiques. Aujourd'hui, ces fléaux envoyés par un faux dieu rythment encore notre société. Mais ceci est une autre histoire.

Anne, puisque c'est son nom, était alors lycéenne au lycée *Rosa Luxembourg*.

Tout droit sorti des cerveaux enfumés d'anciens gauchistes en mal d'éducation, ce lycée avait la particularité de former ses élèves à rater systématiquement le sacro-saint baccalauréat (chose insensée aujourd'hui). Le mot d'ordre y était simple : «Fait ce qui te plaît. Épanouis-toi dans les activités les plus diverses. Tu es un être génial qui ne demande qu'à naître.»

Le tutoiement était de rigueur. Pas de notes (trop oppressives). Pas d'obligation d'assister aux cours. On pouvait fumer dans les salles de classe, contredire le professeur, pousser des cris hystériques si l'envie s'en faisait sentir.

C'était le lycée idéal pour moi. Paresseux depuis le collège, trainant une mélancolie très années 80, ce lieu me permit de « m'épanouir », mais surtout de rencontrer la femme de ma vie.

Ce fut durant un cours parallèle que je fis sa connaissance. Ce cours, bien particulier, était tenu par un élève du lycée. Un rouquin bien sympathique que l'on surnommait Lulu. C'était un militant de *Lutte Ouvrière*. Il avait préparé une dizaine de feuillets exaltant la révolution d'Octobre.

Alors qu'il nous abreuvait de poncifs éculés sur le communisme, était assise en face de moi une adorable créature. Ses jambes étaient relevées sur la table, une cigarette entre ses longs doigts. Pendant que Lulu continuait son chant du progrès éternel, je ne cessais d'observer celle qui devait partager ma vie.

Pas du tout intéressée par les envolées de l'illuminé trotskyste, elle avait, tout simplement, accompagné une amie.

Lulu acheva enfin sa harangue. Exténué, sans doute, par les charniers indéliçats dus à la religion de la faucille et du marteau.

Je suivis des yeux Anne, quittant la salle de classe. Je fus ému (terme poli) en découvrant un des plus beaux derrières jamais observés. Un petit cul rebondi suspendu dans les airs.

Je l'avoue, je tombais, d'abord, amoureux de ce derrière. Mon romantisme s'arrêtait là. Puis, je parlais à un visage. Sa voix douce et apaisante m'enchantait. Sa présence devint, très vite, une nécessité. Un jour, je pris sa main et nous nous embrassâmes. Nous ne savions pas encore que ce baiser était le destin qui venait frapper, pour la toute première fois, à notre porte.

L'amour dure, paraît-il, trois ans. Des théories ont été jetées sur le papier. Des trémolos pathétiques ont gonflé des romans insipides.

Les hommes, surtout, se lassent du visage qu'ils avaient autrefois adoré. Après les ardeurs des premiers instants, la chair devient triste.

Avec Anne, c'était l'éternel recommencement de découvrir un corps. La première fois, comme toutes les premières fois, fut un ratage viril.

À présent, amoureux transi, je fus troublé par ses petits seins, son grain de beauté au bas de son cou, ses mollets galbés et son sexe châtain. Alors que j'hésitais, elle prit mon sexe dans sa main et l'introduisit en elle. Sa mouillance m'étonna. C'était si doux, si facile.

Elle se mit sur le ventre. J'admirais ce cul qui m'avait tant ému la première fois. J'appris, plus tard, qu'elle ne se mettait pas dans cette position pour me troubler,

mais parce qu'elle était complexée par un creux (imaginaire) entre ses seins.

Allais-je, comme tant d'autres hommes, céder à la tentation de nouveaux visages, de nouveaux corps, après cette "conquête" ?

Anne était une fille réservée. Sa voix, sa démarche, tout son être enfin, lui donnaient un charme irrésistible.

Après le mutisme, elle me parla. Et dès ce jour, une tristesse et un plaisir mêlés m'attachèrent encore plus à elle.

*Mon pauvre amour,  
Sois plus heureuse maintenant,  
Mon pauvre amour  
Je t'en remets au vent.*

Hubert-Félix Thiéfaine

Cela commença comme un chuchotement. Une confession dans l'ombre.

Elle avait un petit ami depuis deux ans, rencontré dans un lycée versaillais. Ce jeune homme lui avait déclaré son amour. Il lui fit connaître les chansons de Ferré, de Thiéfaine. Elle avait rencontré ses amis, de gentils anarchistes un peu nébuleux.

Issu d'une famille petite-bourgeoise, angoissé par ce milieu étriqué, il avait jeté son dévolu sur elle. Anne savait apaiser les âmes intranquilles.

Était-elle amoureuse ? Au début de leur relation, oui. Mais très vite, il n'était pour elle qu'une première expérience des hommes et de leurs corps.

Il l'avait embrassée. Sur la bouche. Sur ses seins. Il avait parcouru son sexe avec ses doigts. Il s'arrêta là. Il ne poussa pas plus loin. Était-il intimidé parce qu'elle était encore vierge ? Elle ne le sut jamais. Un an était passé. Et toujours rien. Elle ne le questionnait pas. Sa présence lui suffisait. Un jour, peut-être...

Et ce jour arriva.

En vacances tous les deux à Barcelone, ne se sentant pas bien, ce petit ami était resté dans leur chambre d'hôtel.

Errant dans les rues de la ville, elle fut abordée par un homme au visage mat et aux yeux clairs. Il lui proposa de l'accompagner à une soirée. Arrivés dans une ruelle sombre, il l'entraîna dans un immeuble tout aussi sombre.

Elle comprit qu'elle était prise au piège. Physiquement, elle n'allait pas pouvoir lutter. Et là, il lui prit tout. La menace de la tuer fut ses premiers mots. Il lui serra le cou et guida son visage vers son sexe : « *Si tu cries, si tu mords, je te tue. Te matare...* »

Plus tard, elle me raconta que, pendant que son agresseur la violait comme un animal, son esprit s'était détaché de son corps. Elle était devenue une spectatrice muette et docile. Après sa bestialité rassasiée, son violeur lui serra de nouveau le cou, en lui susurrant à l'oreille : « *No dirás nada. ¿Si ? ¿Si !* »

Elle voulait fuir, disparaître dans la nuit noire d'une ville encore éveillée. Il la laissa partir.

Alors qu'elle dévalait les escaliers, une vieille femme entrouvrit sa porte et lui lança d'un ton plein de reproches : « Il faut pas suivre n'importe qui ! C'est dangereux ! »

Anne retrouva les grandes artères. En pleurs, elle marchait ou plutôt courait vers son hôtel. Une prostituée, croisant son chemin, lui proposa son aide. Mais elle ne voulait rien entendre, ne rien dire. Retrouver sa chambre d'hôtel était sa seule préoccupation. Le lieu où elle pourrait enfin être en sécurité.

Elle pleura encore beaucoup et puis elle se dit qu'elle avait assez pleuré. Après une douche, elle se recroquevilla dans le lit. Son compagnon, après avoir juré

par tous les dieux qu'il retrouverait le salaud, se coucha à ses côtés. Après un moment de silence et d'immobilité, il s'approcha d'elle et commença à la caresser.

À cette table de café où elle me racontait tout cela, je lui demandai comment ce type pouvait envisager de lui faire l'amour juste après son viol. Elle me répondit que, sur le moment, cela lui avait fait du bien : passer d'une brutalité froide à une tendresse maladroite. Sur le moment, elle n'avait pas pensé à tout cela. Elle s'était laissé faire. Il avait enfin réussi à la pénétrer.

Toute cette confession me laissait perplexe. Je blâmais cet insensible amant qui profitait de l'occasion pour accomplir ce qu'il n'avait jamais osé faire depuis plus d'un an.

Cette « maladie » n'était-elle pas un prétexte ? Un désir inconscient de laisser Anne perdre sa virginité dans les bras d'un autre homme ? Il n'avait sans doute pas imaginé que cet "homme providentiel" serait un violeur.

Je lui demandai si elle n'avait pas été plus traumatisée que cela. Ressentait-elle encore des séquelles, éprouvait-elle de la haine ?

Elle m'expliqua qu'elle avait maintenant peur du noir et qu'elle s'était juré de ne plus être aussi naïve. Elle regrettait amèrement de n'avoir été qu'une « pauvre conne ». Et les hommes à présent ?

Les semaines qui suivirent son viol furent somnambuli-ques. Son esprit refusait de se laisser submerger par la tristesse ou le ressentiment. Elle voulait oublier. Re-vivre.

Son petit ami, quant à lui, semblait ravi de pouvoir en-fin goûter à ce sexe qui l'avait toujours intimidé. Mais Anne sentait que quelque chose s'était cassé ce soir-là. Sa première expérience sexuelle avait été marquée par la contrainte, la violence, la menace, l'assouvissement d'un besoin. Avec lui, c'était doux et rapide. Trop rapi-de.

Lorsqu'il était en elle, elle ne ressentait rien. Un va-et-vient furtif, suivi d'une éjaculation. Une libération pour eux deux. Après ça, son sexe restait irrémédiablement mou, incapable de se redresser malgré les caresses et les baisers.

C'était donc ça le sexe ? Une brutalité ou un in-achèvement ? Le sexe de l'homme ne restait-il dur que dans la possession tyrannique ? Devait-il se sentir le maître absolu pour bien bander ?

Son amour pour lui, déjà incertain, s'amenuisait chaque jour un peu plus. Et d'autres hommes la re-gardèrent.

Ils n'étaient pas des violeurs. C'était des garçons qu'elle rencontrait dans les cafés, dans des soirées. Ils devin-vent des « extras ». Était-ce une forme de punition qu'elle lui infligeait ? Elle ne le savait pas. Mais elle ressentait le besoin d'explorer, de vivre des expériences.

Un garçon qui l'avait embrassée durant une soirée provoqua un déclic. Il l'entraîna dans une chambre. Sans un mot, il la déshabilla méthodiquement. Elle sentait son désir pour elle et, pour la première fois, elle apprécia la vue d'un pénis. Celui-ci était « joli ». Il lui fit l'amour. Longtemps.

Cachait-elle ses « extras » à son petit ami ? Non. Elle les lui avouait froidement. Il écoutait en silence, sans une protestation, sans un murmure de jalousie.

Ce jour-là, elle sut que leur histoire finirait bien vite. Elle finit avec moi. Mais ces « extras » allaient longtemps me hanter.

Anne prenait une autre dimension à mes yeux ; elle était à la fois un amour et une passion, mais aussi une trahison possible. Elle m'assura que tout cela était bien terminé depuis notre rencontre, qu'elle n'éprouvait plus le besoin « de se taper des mecs ». Elle m'aimait et cela lui suffisait.

Pourtant, le doute allait s'immiscer en moi. Et un plaisir étrange naissait : l'imaginer jouir avec un autre homme devenait un rituel mental, une mécanique de l'amour.

Je ne lui avouais pas ce « défaut ». Je craignais qu'elle me prenne pour un pervers ? N'allais-je pas tout détruire en lui avouant tout cela ? Mon amour pour elle était maintenant absolu. Je me sentais bien quand elle était près de moi. J'avais ce sourire idiot quand je l'apercevais au loin.

Mais une jalousie insidieuse venait parfois me prendre. Je lui posais des questions : m'avait-elle trompé ? Plus important, allait-elle me tromper ?

Elle me rassurait toujours d'un sourire. Heureusement qu'elle n'entendait pas ce couinement si masculin, celui

du pauvre être affublé d'une paire de testicules qui ne demande qu'à être rassuré, convaincu.

Trois ans s'étaient écoulés. Nous vivions dans un petit studio dans les hauteurs de Sèvres. Elle venait de terminer sa thèse de biologie cellulaire. On lui proposa un postdoc à Boston. Pour pouvoir la suivre et obtenir un visa, je devais l'épouser.

Nous nous mariâmes à la mairie de Sèvres. Cérémonie rapide et sans frou-frou. Un nouveau pas dans notre relation était franchi.



# **Ma voyante**

*« Il faut être charlatan ! Ce n'est que comme cela qu'on réussit. »*

Alors qu'Anne terminait des études brillantes, je me laissais vivre au milieu de livres jamais lus et de romans jamais écrits.

J'avais usé mes fonds de culottes sur les bancs, encore plus usés, de La Sorbonne. J'avais côtoyé des fils de bourgeois et des fils à maman, attendant de prendre leurs places bien gardées dans la presse, la télévision, etc.

J'avais plus ou moins suivi des études de lettres. La voie de garage pour les paresseux de tous poils, les filles à marier ou les inoffensifs médiocres. Je quittai ce temple vétuste sans un diplôme en poche.

J'avais impressionné un Jean-Yves Tadié, éternel amoureux de Proust, lors d'un oral de licence. La question : « L'amour dans l'éducation sentimentale. »

Je barbouillais des comparaisons, bredouillais des sentences définitives et hardies. Après mon laïus, le Mandarin ouvrit un œil qu'il avait du mal à ouvrir en temps normal et me dit dans d'un ton grave et chuintant :

- Mais c'est très bien ! Quel sera votre sujet de maîtrise ?
- Bernanos : prophète et infirme. Mais j'ai décidé d'arrêter mes études. De ne pas aller plus loin.
- Comme c'est dommage ! Cette maison a besoin d'étudiants comme vous.

Cela valait bien tous les parchemins universitaires.

Après ça, je passais mes journées dans les rues de Paris. Je prenais le bus de la ligne 39 jusqu'à son terminus, gare de l'Est. Puis, je faisais le chemin inverse. Je me rassasiais des quais, du Louvre, des passants pressés, des bouquins sur la Seine grise. Ensuite, je rentrais et retrouvais Anne.

Les femmes n'aiment pas les hommes qui ne se projettent pas dans l'avenir. Rien de moins sexy qu'un mâle prostré au fond d'un canapé, n'ayant rien fait de sa journée. Je le savais. Mais comment combattre un ennemi insidieux qui se cache en vous et qui échappe à toute prise ?

Et pourtant, je croyais en mon destin. Du moins, en un destin. Mais en quoi consistait-il ? Je commençai à consulter les horoscopes, lançai les runes venues du grand Nord, scrutai les énigmes du Yijing de la Chine immobile... J'essayai, en vain, d'appeler Didier Derlich sur *RTL*. J'achetai de petites pyramides en verre, des pendules en bois d'acajou que je faisais tourner comme des derviches. Qui allait répondre à mes questions ?

Je connus, un temps, une grand-mère maternelle rejetée par toute la famille. Acariâtre, égoïste, elle se délectait du venin de ses paroles et prétendait jeter des sorts à ceux qui lui déplaisaient. Méchante jusqu'au bout des ongles, on l'appelait « la grand-mère méchante » pour la distinguer de l'autre grand-mère.

La première fois que je la vis, elle me fit l'impression d'un spectre, avec ses longs cheveux blancs tombant jusqu'aux chevilles lorsqu'elle les délaçait, le soir, avant de se coucher.

Mais surtout, c'était une sorcière. Une vraie. Toujours entourée de reliques et d'objets hérétiques, elle entretenait un dialogue permanent avec l'Invisible.

Un jour, elle me fit asseoir à sa table. Sous une lumière tamisée, elle étala devant moi des cartes ornées de dessins mystérieux et me demanda d'en choisir quatre.

Je m'exécutai. Après avoir longuement observé les cartes, elle déclara d'une voix grave :

- Mon pauvre garçon ! Malgré toutes les fées qui se sont penchées sur ton berceau, tu ne feras pas grand-chose de ta vie. Mais je vois un grand amour. Et un enfant. Une fille, que tu aimeras plus que tout au monde. Je la vois qui te regarde avec ses grands yeux noirs.

Quand elle prononça cet oracle, je n'avais que sept ans. Qu'était-ce que ce grand amour ? Était-ce celui des adultes que je voyais se déchirer ?

Le temps avait passé. J'avais maintenant 24 ans. Le grand amour était sans doute survenu avec ma rencontre avec Anne. Mais un bébé ? Je ne désirais pas d'enfant. Je ne pourrais pas supporter les pleurs continuels de ce petit être. Et puis, comment on parle à un bébé ?

Avant d'avoir un enfant, ne faut-il pas devenir quelqu'un ? Avoir une situation ? Se mouler dans l'ordre social ?

Anne, elle, avait déjà franchi ces étapes. Son doctorat en poche, elle recevait des offres de postes dans un grand laboratoire américain. Je sentais un déséquilibre entre elle et moi. Je devais savoir, surtout me rassurer.

Une amie de fac m'avait parlé d'une voyante qui exerçait cet étrange métier dans le 16<sup>e</sup> arrondissement, rue Lauriston. Elle avait été très impressionnée par ses prédictions. Elle s'appelait Mme Le Roy.

Je sonnai à la porte d'un appartement cosu. Une dame d'une quarantaine d'années m'accueillit dans une pièce sombre imprégné d'une forte odeur d'encens. À peine un bonjour. Plutôt froide et distante : «C'est 600 francs ».

J'étais les billets de banque devant elle, qu'elle rangea aussitôt dans un tiroir. Et, comme ma grand-mère, elle me fit tirer quatre cartes qu'elle appelait « lames ». Après avoir observé les cartes, elle déclara :

- Vous allez quitter la France.
- Merci bien, mais je viens de vous dire qu'on a proposé à ma femme un poste à Boston pour trois ans.

- Non, pas Boston. Je vois un endroit beaucoup plus chaud. Et je vois plus loin que trois ans. Au moins dix ans minimum.
- J'en doute fort. Je n'ai aucun goût pour la vie américaine.
- Faites-moi confiance. Vous ne reviendrez peut-être même pas. Vous verrez, tous les deux, la France comme un pays qui marche sur la tête.
- Que ferais-je là-bas ?
- Il vous faudra beaucoup d'années avant de comprendre ce que vous voulez vraiment faire. Vous allez tâtonner, mais vous comprendrez un jour.
- Et ma femme ? C'est l'amour de ma vie ?
- Oh oui ! Elle est merveilleuse. Bien que, depuis un certain temps, elle porte un intérêt pour quelqu'un. Un collègue de travail probablement. Mais rien de grave...
- Sentimental ? Ne me dites pas que c'est un extra ?!
- Un extra ? Je ne vois pas de quoi vous parlez. Elle vous aime beaucoup. Et puis, je vois un enfant aux yeux intelligents et noirs qui vous observe.

C'était tout. C'était peu. Anne qui, peut-être, me trompe. Encore cet enfant hypothétique. Puis ce long séjour sur le continent américain. Élucubrations mystiques !

Je rentrai, l'humeur sombre et pas vraiment rassuré.

Anne m'embrassa. Je ne lui posai aucune question à propos de « cet intérêt » à son travail. Je laissai le doute faire son œuvre.

La femme de ma vie m'annonça :

- Finalement, ça sera Dallas.

- Il fait chaud à Dallas ?
- Je crois, oui.

La première prédiction se réalisait.



**Dallas**  
**(Ton univers impitoyable)**

*Je reviendrai je ne sais quand  
Cousu d'or et brodé d'argent  
Ou sans un sou mais plus riche qu'avant  
De l'Amérique.*

Joe Dassin

Tout le monde a son Amérique. Les Français, pourtant si anti-américains, n'ont d'yeux que pour elle. Le succès absolu pour un artiste, un juriste, un banquier se trouve là-bas. On réussit à New York, moins à Calcutta. Dites Berkeley, Princeton, Yale et le parterre est à vous en France.

Bien français dans ce travers, je n'avais que des a priori sur Dallas et le Texas en général : des ranchs tenus par des JR sadiques, des cowboys et des vaches aux longues cornes.

Rien de tout cela au quotidien. De grands buildings, de grandes voitures, beaucoup de grandes voitures. Des drapeaux texans aux dimensions impressionnantes flottant le long des highways. Le seul drapeau de l'Union autorisé à être hissé au même niveau que le drapeau fédéral américain. Des Mexicains un peu partout, travaillant à l'entretien de maisons résidentielles aux dimensions, là encore, gigantesques. Mais c'était toujours l'Occident.

Mes huit ans d'anglais à l'école de la République ne m'étaient d'aucune aide. Mes interlocuteurs anglo-sax-

ons ne comprenaient quasiment rien, ou plutôt rien du tout, de mon misérable anglais.

La commande d'un café dans les bookstores de la ville était si mal prononcée, qu'ils n'entendaient rien. Je devais littéralement cracher mes poumons pour me faire comprendre. Et encore !

- *Cofeeeeee...*
- *Sorry. Can you repeat that ?*
- *Cofeeeeee...*
- *Ah coffee ! Tall, large ? Did you want room for cream ?*
- *???*

J'aimais immédiatement le côté easy de l'Amérique. Tout était facilité, rien n'était impossible. Il suffisait d'être bien diplômé ou d'avoir un good job et, bien-sûr, d'être en relative bonne santé. Pour les autres, cette Amérique devenait vite un enfer. Pas de socialisme bienveillant pour rattraper les éclopés de la vie. Barack Obama n'était pas encore apparu avec son plan « miracle ». On perdait sa maison pour un cancer (on perdait surtout sa vie). C'était le pays du risque et non du confort assuré.

Anne partait le matin à son travail et je me retrouvais seul dans ce grand appartement climatisé. Je regardais la télé, des programmes insipides entrecoupés de publicité. Une télé trash, où des couples s'insultaient pour des cocufiages sordides. Avec test ADN en fin d'émission : *Bastard or not bastard, that is the question !* L'autre visage de cette Amérique pauvre et inculte, abandonnée. Elle allait bientôt se jeter dans les bras de Donald Trump.

Mon anglais s'améliorait dans la compréhension, mais mon accent était des plus affreux : « I love your accent ! » Moi, je ne l'aimais pas.

Après quelques semaines de ce régime, je commençais à tourner en rond. Dans les années 90, Dallas, c'était un peu la province. Je prenais ma vieille Mazda sport et parcourais le centre-ville.

Je passais la plupart de mes journées dans une librairie (Half-Prize Books) où l'on trouvait des vieux bouquins en français : La Vulgate illustrée par Gustave Dorée, les romans durs de Simenon, une biographie d'Hugo par André Maurois...

Puis, je retrouvais Anne le soir et nous faisons l'amour. Le sexe a toujours été un merveilleux anxiolytique. Pour elle, c'étaient ces meetings hebdomadaires où elle devait expliquer, en long et en large, ses recherches devant deux prix Nobel de médecine. Moi, pour calmer mon angoisse de ne toujours rien faire.

Je n'avais pas de permis de travail, mais au fond, cela m'arrangeait. C'était la parfaite excuse pour mes parents qui me harcelaient au téléphone de l'autre côté de l'Atlantique :

- Tu dois trouver du travail !
- Je ne peux pas. J'ai passé un contrat avec les États-Unis d'Amérique ! Je ne peux pas travailler durant les trois premières années.
- Tu ne peux pas être entretenu par ta femme. Cela ne se fait pas dans notre famille. Tu es un homme.

Et mon père d'ajouter :

- Il ne sera jamais un homme !

On demande toujours aux enfants : « Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras plus grand ? » Et eux, d'ânonner : « Pompier, infirmière, policier, footballeur, etc. »

Ma réponse à cette question étonna les adultes : « Rentier ».

J'avais vu à la télé (l'ORTF de l'époque), un reportage sur André Gide. Écrivain, il passait ses journées à écrire, à réfléchir, à voyager et il n'avait nul besoin de lecteurs pour soutenir son train de vie, car, j'avais découvert « qu'il vivait de ses rentes ». Je trouvais extraordinaire que l'on puisse vivre, et bien vivre, en recevant « des rentes ». À six ans, je décidais de devenir rentier au grand désespoir de mes parents.

Ma situation sur le plan social n'allait pas s'arranger avec ces rentes imaginaires. Je venais d'avoir 30 ans, huit de ma vie avec la même femme, elle finirait sûrement par se lasser de moi.

Au tout début de notre rencontre, elle m'avait parlé de son désir d'être un jour mère. Elle aimait les bébés. Oh ça, oui ! Elle ressemblait, dans ces moments-là, à Monica Geller de la série Friends.

Pas un bébé. Non. Deux, trois et pourquoi pas quatre ! Effrayée, sans doute, par la panique dans mon regard, elle n'insista plus. C'était un sujet à éviter. Mais je savais que cela la travaillait, que son ventre finirait bien, non par crier famine, mais plutôt par crier bébé ! Après un énième accrochage au téléphone avec mes parents, je décidai de leur balancer la bombe bi-

ologique ultime : je serai père. Je m'occuperai de cet enfant durant la journée jusqu'au retour d'Anne le soir. Dernière provocation (et hypocrite) de ma part, je leur assénaï l'argument massue : la carrière de ma femme. Elle pourrait s'épanouir dans son travail sans se préoccuper des aléas de la maternité. Je serai comme un roc pour elle. Un père parfait. À l'autre bout du fil, ce ne fut qu'un long cri de détresse. Ma mère pleurait, mon père gueulait. Je leur raccrochai au nez.

Quand Anne rentra, je lui annonçai la nouvelle. Elle me sourit et me dit tout bas : « Tu seras un père formidable. » Le serais-je ? Cette nuit-là, alors que j'observais la future maman dormir, si paisible, je ressentis une angoisse sourde.

Qu'avais-je dit ! Un enfant ! Moi ? Père ! Puis, les paroles de ma voyante me revinrent en mémoire. J'aimais déjà cet enfant et ses yeux noirs qui m'observaient dans l'ombre.

# **La conception**

Lorsqu'une femme espère et désire un enfant, elle change du tout au tout. Une espèce d'insouciance, de joie délirante se fait jour. Elle trouve tout merveilleux, plus rien ne lui pèse. Elle vous trouve plus beau, plus sensible qu'à l'ordinaire. C'est comme si des hormones placebo dansaient la gigue dans tout le corps. Mais cet état d'euphorie ne dure qu'un mois.

L'arrivée des règles douche ce bonheur béat :

- Pourquoi ne suis-je pas enceinte ? Il y a sûrement un problème. Je suis peut-être stérile ? Ou c'est peut-être toi ? Tu continues de te branler ? Il faut arrêter ça tout de suite ! On fait un bébé !

Faire un bébé semblait pourtant si facile. On s'embrasse. On se caresse. On pénètre. Les joyeux spermatozoïdes luttent à mort pour fertiliser l'ovule. Anne avait arrêté la pilule (qu'elle prenait depuis l'âge de ses seize ans). Peut-être que son corps devait se remettre de toute cette chimie mortifère ? Ou peut-être était-ce moi ?

Après six mois de retour des règles, le bonheur de l'attente se transforma en sombres ruminations. Je la voyais s'éteindre. Parfois, une larme coulait au coin de ses yeux. Ma décision, qui devait tout arranger (me venger de mes parents, me transformer en héros), se retournait contre moi.

Cet enfant absent était déjà une source de problèmes. Si Anne ne parvenait pas à tomber enceinte, notre couple ne pourrait jamais y résister. Anne ne le supporterait pas et je deviendrais, à ses yeux, son échec. Puis un matin :

- J'ai pris rendez-vous chez la gynéco. Tu dois venir avec moi.

Cette gynécologue était une grande blonde massive, tout droit sortie d'un fjord. Le questionnaire commença :

- Avez-vous des frères et des sœurs ?
- Une sœur.
- Est-elle mère ?
- Oui. Un petit garçon de sept ans.
- A-t-elle eu des difficultés à tomber enceinte ?
- Non.

Après d'autres questions plus approfondies sur nos familles, elle nous prodigua quelques conseils.

Selon elle, le stress était un facteur aggravant. Anne devait apprendre à se détendre davantage. Et si, dans six mois, la situation perdurait, faire des tests.

Quant à moi : aérer mes testicules. Pas de jeans serrés, des caleçons en coton. Pas de masturbation intempestive durant la conception. Des bourses bien remplies, c'était mettre toutes les chances de son côté. Et si cela ne marchait toujours pas, tester la qualité et la mobilité du sperme.

Dehors, Anne me prit la main. Son visage soudain apaisé.

- Je serai bientôt enceinte. Je le sens.

Après cette visite chez la gynécologue, son esprit s'alégea en effet. Son esprit et son corps. Elle devint ardente, recherchant à faire l'amour à la moindre occasion. Elle aussi mettait toutes les chances de son côté. Son sexe était une perpétuelle invitation à procréer. Nous ressemblions parfois à une page de la Bible : « *Coïtez et multipliez !* » (je cite de mémoire).

Ce temps, dans mon souvenir, était comme dans un rêve. Mais les beaux jours précèdent toujours les mauvais, et un matin de septembre, tout changea. Nos vies allaient être bouleversées par des avions s'écrasant dans des immeubles, dans une ville (loin de Dallas) célèbre dans le monde entier.

Le 11 septembre 2001, j'avais déposé Anne à son travail. J'avais pris l'habitude de m'arrêter pour un café à Borders, une chaîne de librairies bien connue à l'époque (disparue depuis). On pouvait s'y attabler et lire la presse ou des livres pris dans les rayons sans restriction. Aucun employé ne venait vous sommer d'un ton menaçant : « *Il faut consommer !* »

Il était plus de neuf heures du matin et la librairie était presque vide. Une agitation sourde flottait dans l'air, des mines affolées passaient près de ma table. Derrière les comptoirs, on murmurait des « *Oh my God !* » répétés toutes les minutes. Quelque chose se passait. Je pensai d'abord à un licenciement massif, et non à une catastrophe mondiale.

De retour à l'appartement, je découvris les images diffusées en boucle : des avions de ligne fracassant les hautaines Twin Towers dans un chaos de verre et de métal. Une heure plus tard, dans une fumée d'apocalypse, les tours s'effondrèrent, écrasant tout sous elles. Avant la chute, certains employés s'étaient jetés dans le vide pour échapper aux flammes.

Le choc des premières semaines fut terrible. Sans le savoir encore, l'Amérique s'apprêtait à devenir moins libre.

Au Congrès, les représentants des deux Chambres approuvèrent la loi la plus liberticide jamais votée en son sein : le *Patriot Act* (toujours en vigueur 23 ans plus tard). Les États-Unis s'engageaient désormais dans une guerre sans fin et absurde. Comme toute guerre sans fin, elle coûterait à la nation des vies, des ressources et une chute vertigineuse du QI.

Des commerçants arabes, pourtant citoyens américains, virent leurs commerces ruinés du jour au lendemain. Un Sikh, au turban trop visible, fut assassiné dans un coin paumé du Texas. Tous les musulmans s'empressèrent de coller des autocollants « *God bless America !* » sur leurs voitures.

Avant « *la guerre contre la terreur* », la terreur s'était immiscée dans nos vies.

Nous avons choisi le parfait timing pour fonder une famille !

Le soir même, nous faisons l'amour. Frénétiquement. Comme un adieu à l'innocence.

*Oui, je suis Belzébuth,  
Je suis un bouc, je suis en rut(...)  
Je pue la sueur et la luxure,  
C'est la, c'est la, c'est la,  
Salsa du démon.*

### Le Grand Orchestre du Splendide

Après deux semaines de sidération, la population américaine décida que le temps était venu de ne plus avoir peur.

Chaque soir, à Dallas, les bars étaient bondés. On chantait, on criait et on dansait. Les « barbus » étaient terrés dans des caves, dans un pays que l'on connaissait si peu. Ils pouvaient bien se réjouir de la destruction de la Babylone américaine, mais l'heure de la vengeance allait bientôt sonner. Il fallait fêter à l'avance l'anéantissement prochain du « Mal ».

Par une sorte de solidarité macabre, nous sortions, nous aussi, tous les soirs. Cette ambiance de fin du monde rendait Anne encore plus désirable. N'était-elle pas déjà enceinte ? Vite, un test ! Non, un seul trait faisait son apparition. Le prochain pipi serait le bon.

J'avais repéré un dancing au nom bien français : *Le Sans-Souci*. À proximité, il y avait aussi un bar country où Stetson et bottes de cowboys étaient de rigueur. Nous n'étions pas encore prêts à virevolter au son du bluegrass.

L'entrée du Sans-Souci était stricte : contrôle des pièces d'identité obligatoire. Depuis mon arrivée au Texas, il fallait présenter ses papiers pour tout, surtout pour consommer de l'alcool. Rien d'anormal donc.

Après plusieurs Cuba Libre, nous nous lançâmes sur la piste de danse. Très vite, le corps des couples dansant se rapprocha de nous. Un type posa sa main sur l'épaule d'Anne et lui glissa à l'oreille un petit mot. Puis, sa compagne m'effleura le bras.

Il fallait se rendre à l'évidence : nous étions dans un club qui n'était pas que dansant. Les couples autour de nous s'enlaçaient langoureusement, les femmes s'embrassaient entre elles, les hommes caressaient le derrière de celles-ci.

Un petit mexicain à l'air inquisiteur scrutait la piste. C'était encore le Texas, et la luxure devait être contrôlée. On virait sans ménagement les couples qui se laissaient aller. Les chambres d'hôtel étaient faites pour ça.

Un couple se rapprocha de nous. C'était une blonde typique et un brun aux lèvres sensuelles, un duo à peine plus âgé que nous. Très vite, nous échangeâmes nos partenaires pour un tour de piste.

L'alcool aidant, nous nous laissions porter par l'ambiance, qui s'avérait plutôt sympathique. Tandis que le brun caressait Anne de haut en bas, ma blonde m'offrait son dos. Je l'enlaçais et l'embrassais timidement dans le cou. Quand toute cette folie allait-elle s'arrêter ? Elle ne s'arrêta pas.

La fin du monde, les fumées de la destruction, sans doute, nous emportaient dans des régions inconnues. Nous compliquions encore plus la situation. Nous de-

vions faire un bébé, Anne et moi, et nous invitions un couple inconnu à partager nos ébats !

À la fermeture du club, Mike et Victoria - c'étaient leurs prénoms - nous invitèrent à finir la soirée chez eux, dans une grande maison d'un quartier chic de Dallas. Il était un avocat d'affaires, et elle, s'occupait d'une agence immobilière. Mike me proposa un *Dr Pepper*. Mon état d'ébriété commençait, sans doute, à se voir. Anne passa aux toilettes. Je restai seul avec Victoria. Quelques instants plus tard, Anne ressortit de la salle de bain, en slip et en soutien-gorge. Elle me dit avec un ton inquiet dans la voix : « Il m'a déshabillée... ».

Avant que je ne puisse lui répondre, Victoria lui prit la main et l'entraîna vers un grand lit. Mike s'installa dans un fauteuil en cuir. Moi, je restai là, bêtement, à observer.

Victoria et Anne commencèrent à se caresser, à s'embrasser. Victoria enleva délicatement le soutien-gorge de sa partenaire de jeu et les deux petits mamelons de la future maman furent caressés par les doigts et les lèvres de Victoria. Ce spectacle semblait irréel. Mais c'était aussi le cliché le plus éculé du fantasme masculin : deux femmes ensemble, c'était parfait, c'était rassurant aussi.

Mais à quel moment cela basculerait-il vers l'inconfort, l'effroi de voir sa femme s'abandonner dans les bras d'un autre homme ?

Mike se leva enfin, alla chercher un sac qui se trouvait près du lit et en sortit une collection multicolore de dil-

dos. Avec la solennité d'un prêtre officiant sur l'autel, il inséra un vibromasseur rose bonbon dans le sexe de sa femme et de l'autre main, il caressa les seins d'Anne.

Je n'étais, pour l'instant, qu'un voyeur silencieux. Puis, tout bascula. Victoria m'entraîna dans une autre chambre, laissant là Mike et Anne. Victoria m'ouvrit délicatement ses cuisses.

Alors que j'étais en elle, je ne pouvais m'empêcher de penser à Anne. Infidèle par inadvertance ? Un « extra » qui avait un visage. Tout cela valsait dans ma tête.

Je me dégageais de l'agréable étreinte moite, mais je voulais, maintenant, retrouver la femme de ma vie. Elle était là, les jambes relevées, perdue dans un plaisir incertain.

Nous quittâmes Victoria et Mike, au petit matin. Après un dernier hug, Mike me glissa à l'oreille :

- Ta femme a un cul magnifique (*perfect ass*) !
- Merci, je suis au courant.

La route du retour fut silencieuse. Après une douche, nous nous mîmes au lit. Anne m'enlaça.

- J'ai trouvé ça drôle...
- Vraiment ?
- Oui. Tu ne trouves pas ? Je pensais que cela serait plus sordide. Je n'ai pas pris de plaisir, mais c'était marrant. Tu n'es pas fâché ? Tu as aimé?

Et si elle tombait enceinte d'un autre homme ? Le destin, si facétieux, se jouait de moi. Mike avait des yeux

noirs. Les yeux noirs de mon futur enfant ? Ma voyante, ma grand-mère, auraient-elles omis ce détail de la conception ? Le détail primordial !  
J'allais vivre les prochaines semaines dans la terreur.  
Mon apocalypse, à moi, s'écrivait à l'instant.  
Anne s'était endormie. Heureux les innocents.

- Tu as tes règles ?
- Mais ça ne fait que trois jours.
- Tu te sens enceinte ?
- Non.
- Tu m'aimes encore ?
- Peut-être.

Jamais dans toute l'histoire des relations de couple, les règles féminines n'avaient été aussi attendues, désirées presque avec ferveur par un homme. Chaque matin, elle répondait par un petit non agacé. J'étais comme le paralytique à Lourdes, mais au lieu d'eau divine, je n'espérais, moi, qu'un fleuve rougi de sang apporté par quelque dieu vengeur.

À mon grand soulagement, les règles arrivèrent enfin. J'en aurais presque pleuré.

Il fallait se ressaisir. Un père et une mère en devenir se devaient d'être responsables.

- On y retourne ce week-end ?
- Où ça ?
- Au *Sans-Souci*.
- Ça va pas, non !

Puis les règles ne revinrent pas. Nous doutions encore. Combien de retards et que de déceptions ! Elle acheta un test. Les deux traits apparurent. Elle était enceinte ! Mais un test n'était pas suffisant pour moi. Il fallait tous les acheter. Faire dix tests pour être absolument sûr.

Anne calma ma frénésie. Un de plus suffirait. Le deuxième test confirma le premier.  
Oh pipis libérateurs !

J'observais Anne, cherchant le détail précis qui indiquerait qu'un petit être se formait déjà dans son ventre. Rien. Elle était toujours la même, mais bientôt maman.

Les semaines passèrent. Peu à peu, un glow mystérieux irradiait son visage. Comme si son bébé lui apportait une force, une énergie incandescente...

L'enfant allait bientôt arriver. Il fallait se préparer. Mais nous étions bien seuls dans cette immense Amérique. Où trouver de l'aide ?

Anne eut une idée. Et une autre magicienne fit son apparition.



# **La Doula**

*« En grec, doula signifie « la femme esclave » et aux temps de Socrate et de Périclès, le terme désignait la domestique qui s'occupait des tâches de la maison et en particulier des soins de sa maîtresse : sa beauté, sa santé, les soins, et naturellement la grossesse et l'accouchement. »*

Anne m'annonça, un matin, qu'elle venait de trouver une doula.

- C'est quoi ça ?
- Une doula. Pour m'aider lors de l'accouchement. Elle s'appelle Martha. Elle vient ce soir pour tout nous expliquer.

Martha était une brune au teint jaune, volubile et énergique. Dès son arrivée, elle nous bombardait de questions sur notre vie en France, et ici, à Dallas. Mariée à un musicien qui jouait parfois dans les bars de la ville. Elle était mère de deux garçons âgés de 16 et 18 ans.

- Mon rôle est très simple. Je vais aider Anne à avoir l'accouchement le plus confortable possible, et surtout le plus naturel. L'idéal serait d'accoucher non à l'hôpital, mais ici, chez vous. Ou peut-être même dans une piscine. Cela serait parfait pour le bébé.

Je lançai un regard interrogateur, presque inquiet, à Anne. Mais elle semblait fascinée par ces propositions.

- Je préfère que ce ne soit pas à la maison, mais un accouchement naturel me plaît beaucoup.

- Je suis tellement contente de t'entendre dire ça ! Oui, naturel. C'est le mot. Revenir aux origines. Tu accoucheras sans la chimie que l'on donne aux femmes dans les hôpitaux. Tu n'auras pas besoin de péridurale, par exemple.

Je me rapprochai d'Anne et lui pinçai le bas du dos (ma péridurale à moi). Mais rien n'y fit.

- J'adore cette idée !
- Merveilleux ! répondit Martha, rayonnante. Je vais tout vous expliquer.

Elle se lança dans une longue introduction sur l'origine des accouchements dans les temps les plus reculés, en détaillant son rôle, celui de la mère et bien-sûr, celui du père.

- L'homme n'a jamais compris ce que signifie porter un enfant. Il ne comprend certainement pas la douleur, le poids, le ressenti des femmes.

Martha avait apporté un véritable arsenal avec elle : un énorme ballon pour les exercices pelviens, des saucisses en plastique aux effets thérapeutiques, des clochettes... et un sac de farine. Ce dernier était pour moi.

- Pour comprendre le poids d'un enfant, le père doit lui aussi porter ce poids, symboliquement, bien sûr. C'est essentiel pour saisir ce que ta femme va endurer durant neuf mois.
- Et je dois le porter quand ? Pendant l'accouchement ?

- Non, à la maison. Quand tu bois ton café, quand tu fais la vaisselle. Un peu partout, et le plus longtemps possible.
- Hors de question que je sorte avec un sac de farine accroché au ventre. C'est ridicule.
- Et ta femme ? Avec son ventre, bientôt aussi gros que ce ballon, elle sera ridicule ? Tu dois être solidaire.

Sans attendre ma réponse, elle sortit un baquet de son sac, se rendit à la cuisine, le remplit d'eau froide et y ajouta des glaçons.

- Maintenant, mets tes mains dans cette eau, m'ordonna-t-elle.
- Tu dois garder les garder le plus longtemps possible. Cela symbolisera la douleur qu'une femme ressent durant l'accouchement.

Et me voilà avec mes mains dans l'eau. Après cinq bonnes minutes, je ne les sentais plus, ces mains. À ce moment-là, Martha poussa un cri strident, entre douleur et orgasme. Elle incita Anne à crier à son tour.

- Ce sont les cris de la future accouchée, expliqua-t-elle.

Quant à moi, je restai stoïque, concentré sur mes mains gelées.

La séance s'acheva enfin. Elle reviendrait la semaine prochaine. Avec un sourire diabolique, elle me tendit le sac de farine.

- N'oublie pas de le porter.

Nous l'accompagnâmes jusqu'à sa voiture. Alors qu'elle s'éloignait, notre voisin du dessous, un grand Noir au crâne chauve, apparut à sa fenêtre. Il ouvrait de grands yeux vers notre direction, intrigué, sans doute, par les cris de tout à l'heure. Pour le coup, je lui aurais bien refilé mon sac de farine.



# **L'accouchement**

Malgré toutes ses excentricités, je l'aimais bien, Martha. Elle nous apportait un réconfort certain. Anne l'écoutait toujours avec une attention presque religieuse et suivait scrupuleusement les exercices avec le ballon. Martha lui prodiguait aussi des massages réparateurs. Avec moi, elle avait abandonné ses injonctions farineuses. Elle venait désormais prendre le petit-déjeuner chez nous tous les week-ends. Nous discutons de tout, et Anne était radieuse

Pendant ce temps, le ventre de la femme de ma vie continuait de s'arrondir. Elle était, comme on dit, enceinte jusqu'aux yeux. Le temps du lycée semblait loin à présent.

Elle ne souffrait d'aucun des désagréments habituels de la grossesse. Ses mollets restaient toujours aussi fins, elle ne connaissait ni incontinence ni pertes vaginales. Seule contrariété, très mince : elle ne supportait plus l'odeur du café ni son goût, qu'elle trouvait détestable. L'amour physique, lui, devenait plus compliqué. Un petit être, s'interposait désormais entre elle et moi.

- Tu crois que je fais mal au bébé ?
- Mais non...

Ce ventre rond m'empêchait de pratiquer ma position préférée. Anne, de son côté, jouissait plus que d'habitude. Elle redécouvrait mon sexe avec une curiosité renouvelée. Elle embrassait longuement la courbe du

gland, en savourant la texture avec gourmandise, et terminait son plaisir en s'aidant de sa main.

Hors-jeu, j'observais son visage, son ventre rond et ce sexe en extase.

C'était bien joli, toute cette joie hormonale, mais Anne en avait marre de ce ventre. Maintenant, elle avait hâte de voir son bébé.

Dans un des innombrables livres que Martha lui avait apportés, elle avait lu que le sperme pouvait déclencher, à un moment précis de la grossesse, le début des contractions utérines. Redevenue scientifique, elle m'expliqua :

- Dans ton sperme, il y a une hormone appelée prostaglandine. Elle aide à la maturation du col et peut provoquer des contractions.

J'étais heureux d'accomplir cette tâche. C'était, pour ainsi dire, l'éjaculation de la délivrance. La fin de l'attente.

- Tu sens que ça vient ?
- Non, ce n'est pas immédiat. Il faut attendre.

J'étais plongé dans un sommeil profond quand je sentis Anne me secouer l'épaule :

- Je crois que cela commence. J'ai des contractions beaucoup plus fortes et répétées. Appelle Martha !

Martha arriva peu après, chargée de tout son attirail habituel. Elle allait organiser l'opération accouchement. Un appareil photo pendait à son cou.

- C'est pourquoi ?
- Je vais prendre des photos de ta femme avant l'accouchement. C'est important de garder une trace de sa beauté. Le corps d'une femme enceinte, prêt à donner la vie, est une œuvre d'art. Tu me remercieras dans vingt ans.

Malgré les contractions, Anne posa docilement pour Martha. Entièrement nue, elle s'exposait dans différentes positions : sur le dos, sur le côté, ses seins gonflés et lourds.

Ève avant la chute, avant Caïn.

- Martha, tu ne crois pas qu'il faudrait partir ?
- Pas encore. Le bouchon muqueux tient bien. Tiens, je t'ai apporté un DVD sur l'homosexualité à Cuba.
- ??

Et elle referma la porte sur moi. Alors que la fashion week continuait dans la chambre à coucher, je visionnais le film qu'elle m'avait laissé. Il n'était pas mauvais ce film : *Before Night Falls*, avec Javier Bardem, qui jouait un biopic sur Reinaldo Arenas. Sa vie à Cuba, son emprisonnement pour homosexualité et « débauche sur mineur », son exil aux États-Unis, sa maladie, sa mort.

Et mon bébé dans tout cela ? Elle avait fini sa séance de photos érotico-parturiente ? Martha passa sa tête échevelée par la porte, l'air triomphant.

- Le bouchon muqueux a sauté ! Elle est prête !
- Les eaux ?
- Oui, les eaux !

Anne redevint décente. Je pris le sac préparé depuis des mois. Dans quelques heures, je serai papa.

Le chemin vers l'hôpital fut tout sauf une promenade de santé, avec les crevasses, les nids-de-poule et les soubresauts incessants de la route. L'économie de marché montrait aussi ses failles.

- On arrive bientôt ? demanda Anne.

Entre Anne, qui commençait sérieusement à craquer, et Martha, qui s'acharnait désespérément à insérer un CD de Manu Chao dans l'autoradio, le début de cet accouchement s'annonçait mouvementé.

Nous arrivâmes enfin à destination : *Baylor University Medical Center Labor and Delivery*.

Anne en fauteuil roulant et Martha avec tous ses sacs, nous fîmes une entrée fracassante dans cet hôpital. Il était maintenant six heures du soir.

Carte d'identité, assurance, etc. Le système de santé américain, si décrié en Europe, allait nous surprendre. Pas un sou à déboursier. Une chambre immense et individuelle ! Une chaîne hi-fi, une salle de bain étincelante... À faire pâlir un fonctionnaire de la Sécurité sociale !

Martha était bien connue dans cet hôpital. Pas en bien. On la saluait avec un petit air dédaigneux. En clair, on la prenait pour une emmerdeuse. Une doula perturbait toujours le bon fonctionnement des opérations.

Notre gynéco norvégienne était indisponible en ce début de soirée. Un autre obstétricien allait la remplac-

er. C'était Tom Hanks ! Ou plutôt son sosie, avec un accent espagnol. Il était originaire de Buenos Aires.

- Bonsoir, je vois que vous avez commencé le travail. Mais il faudra encore attendre un peu plus, pour une complète dilatation.
- Ma cliente désire un accouchement sans péridurale, intervint Martha, déjà sur le pied de guerre.

Le docteur esquissa un sourire avant de se tourner vers Anne :

- Vraiment ? C'est votre premier enfant ? Cela risque de durer longtemps et vous seriez beaucoup plus confortable. Nous sommes ici pour vous aider.

Mais Martha n'allait pas laisser cet Argentin, fût-il Tom Hanks, lui prendre sa place.

- Nous en avons amplement discuté avec ma cliente. C'est ce qu'elle veut, docteur.
- Bon, très bien. Je n'insiste pas.

Anne fut installée dans un grand lit, tandis que je rangeais ses affaires dans un cabinet.

Martha mit à plein tube l'album Esperanza de Manu Chao :

*« Todo homem que se preza  
Tem que saber ouvir, falar, escutar  
Ser bom de cama et respeitar(..)  
Esse é o homem de verdade, pois é »*

Notre enfant allait naître dans un tam-tam cosmopolite, une Babel aux airs entraînants. Anne était tout sourire, enivrée par la danse de ces langues mêlées. Nous étions en pleine Esperanza...

Mais il était déjà deux heures du matin. Et toujours rien. Pas de tête, pas de petites mains, pas de petits pieds à l'horizon. Les douleurs, elles, en revanche, se faisaient de plus en plus sentir. Martha, quant à elle, continuait à photographier Anne dans ses déambulations à travers la chambre. Ce n'était plus une sage-femme, mais Annie Leibovitz !

Oh, elle souffrait. Ça oui ! Et les nurses aussi. Des regards de plus en plus réprobateurs étaient lancés vers Martha. Comment pouvait-on accepter ces douleurs inutiles dans un lieu à la pointe des avancées médicales ?

Tom Hanks refit son apparition :

- *So ? Everything alright ?*

Anne lui lança un regard de détresse. Il s'approcha.

- On n'y est pas encore. Vous savez, on peut vous soulager. En cinq minutes, l'anesthésiste sera là.

Martha lui fit face avec un air indigné. Mais Anne poussa un petit :

- Oui. Je souffre trop. J'en ai assez.

Martha s'écroula sur une chaise, au coin de la chambre, et cacha son visage dans une écharpe. Elle refusait d'assister à cette barbarie médicale. Elle s'effaçait du cadre.

L'anesthésiste entra, triomphant. C'était un râblé rigolard.

- Vous allez vous sentir bien en quelques minutes. Vous verrez, vous réclamerez toujours une péridurale à partir d'aujourd'hui.

Martha leva les yeux au plafond. Tout son plan s'écroulait. Le désespoir de la Doula. Je lui aurais bien pris une photo...

Les douleurs s'étaient atténuées. Tom Hanks, après un dernier coup d'œil, leva ses bras au ciel.

- Anne, votre bébé va bientôt arriver ! Vous êtes prêtes à nous aider et à aider le bébé ? Commencez à pousser.

Il était six heures du matin. La dernière ligne droite est un peu troublée dans mon esprit. Je serrais la main de ma femme et lui susurrais des encouragements vains. Elle poussait et poussait. Martha prit une dernière photo. Et notre enfant, notre fille apparut sous la lampe frontale du gynéco. Minuscule, tout en sang, fripée et nue. Elle était magnifique !

Tom Hanks me proposa de couper le cordon ombilical.

- Coupez, docteur, j'ai peur de faire une bêtise...
- Vous êtes sûr ?

- Sans façon.

Les infirmières s'affairaient déjà à nettoyer notre bébé. Sous la lumière crue, je remarquai une tache rouge sur son visage.

- Elle est née avec une tache de vin, me souffla Martha.

Cette nouvelle ne me fit rien. J'étais bien trop heureux. Deux minutes plus tard, une nurse s'approcha de moi et me glissa à l'oreille :

- Ne l'écoutez pas. C'est une irritation de la peau due à la pression. Cela disparaîtra dans quelques heures.

Quelques minutes plus tard, une autre nurse entra dans la chambre avec notre fille emmaillotée. En la voyant blottie dans les bras de sa mère, je compris, pour la première fois, ce que cela signifiait d'être père. Tom Hanks me tapa sur l'épaule :

- *Congratulations !*

Je ne répondis rien. Ma gorge était nouée. Marilou était parmi nous.

# **Le bébé**

*Oh ma Lou, oh ma Lou*  
*Oh Marilou...*

L'homme à la tête de chou (S. Gainsbourg)

Martha vint encore nous rendre visite après l'accouchement. Elle nous recommanda de bien exposer le bébé au soleil chaque matin.

Puis, elle disparut de nos vies. Anne lui fit des adieux affectueux et reconnaissants. Elle lui avait été bien précieuse. À présent, c'était juste nous trois.

La présence d'un bébé, les premiers jours, est une chose étrange. Nous passions, Anne et moi, un temps infini à scruter ce petit corps emmaillotté. Nous l'observions comme si c'était une nouvelle merveille du monde.

Pourtant, notre petit chou était loin d'être une merveille. Une tête de têtard avec des touffes noires clairsemées sur le crâne. Et sa maigreur était effrayante. Mais l'amour est aveugle, comme disait l'autre, et j'enlaçais la nouvelle maman dans mes bras, si fier de notre « création »...

Les collègues d'Anne, en visite, poussaient des « Ah ! » et des « qu'elle est mignonne ! », mais je voyais bien qu'ils s'éloignaient, horrifiés par cette image concentrationnaire.

Je sus, bien plus tard, qu'Anne avait profondément souffert après son retour de l'hôpital. Elle était comme

perdue. Perdue dans son nouveau rôle. Perdue dans ce corps qu'elle ne comprenait plus. Ses cheveux étaient plats. S'habiller était une torture. Plus rien ne lui allait. Trop grand. Trop serré. Trop moche. Son sexe, maintenant, avait une odeur bizarre. La danseuse du Sans-Souci ne dansait plus.

Notre première décision, à propos du bébé, alla à l'encontre de tous les conseils prodigués par les guides, les amis et les parents.

Anne avait été plus que gâtée durant sa baby shower. On nous avait offert des layettes, une poubelle pour couches, des petits chaussons adorables, des mini tee-shirts et, aussi, un superbe berceau.

Il y avait une règle tacite que l'on devait absolument respecter, adoptée par la grande majorité : l'enfant devait dormir séparé de la mère. Il fallait éviter tout attachement maladif. Anne refusa cette injonction :

- Je suis fatiguée. C'est bien plus simple de la garder près de moi. Plus simple, aussi, de lui donner le sein sans me lever. Et puis, elle dort tellement mieux.

Et pour que ce soit encore plus simple, je devais quitter le lit conjugal. Je ne m'en plaignis pas. Mon petit bébé, après les premières heures calmes passées à la maison, devenait un vocaliste. La seule façon, pour lui, de s'exprimer, pour réclamer son lait, nous alerter de couches souillées. Et il y en avait, de la souillure !

Anne avait pris un mois de congé de maternité. Mais au bout de quinze jours, elle n'en pouvait déjà plus.

- Comment font les femmes pour rester à la maison toute la journée? Je ne peux pas. J'aime Marilou plus que tout, mais j'ai hâte de reprendre le boulot.

Je laissais, là, Anne avec notre bébé en pleurs, pendant que je partais siroter des bières fraîches dans les bars de Dallas. C'était le luxe du père : pouvoir s'échapper.

Et puis le grand jour arriva. Anne était plus apprêtée que d'habitude. Elle ressemblait à une écolière un jour de rentrée. Ses yeux étaient soulignés d'un trait noir élégant, peints ses ongles d'un rouge éclatant. Ses yeux brillaient. Elle allait enfin travailler !

Avant de partir, elle me montra les sacs de lait maternel soigneusement stockés dans le congélateur, lait qu'elle avait pompé à l'aide d'une machine infernale. Elle m'expliqua comment les réchauffer au bain-marie.

Elle prit dans ses bras Marilou :

- Je reviens bientôt.

Elle me passa notre enfant et après un dernier baiser, elle nous laissa tous les deux.

Pour la première fois, je me retrouvais seul avec ce bébé. Il me regardait maintenant, ses grands yeux fixés sur moi, interrogateurs.

**Le papa, le bébé, les  
biberons, les couches et  
autres choses encore**

*À m'asseoir sur un banc, cinq minutes avec toi  
Et regarder les gens tant qu'y a  
Te parler du bon temps qu'est mort ou qui reviendra  
En serrant dans ma main tes p'tits doigts (...)*

Mistral Gagnant (Renaud)

Je suis un homme qui a ses habitudes. Chaque matin, après mon lever, je dois impérativement sortir de la maison pour prendre mon petit café à la librairie du coin. C'est une question de santé mentale. Mais, pour la première fois, j'avais avec moi ma petite Marilou, toute endormie encore de son voyage en voiture. Elle était irrésistible dans cet état !

Arrivé à la librairie, je posai délicatement le siège auto sur la chaise en face de moi. Ce moment de plénitude ne dura qu'un instant. À peine avais-je pris une gorgée de café que mon petit amour se mit à pleurer. Vraiment pleurer.

Je n'étais pas complètement démuni. J'avais quelques armes avec moi : une tétine, un hochet, une petite girafe. Essayons le hochet :

- *Bááá !!!*

Essayons la tétine. Elle la cracha aussitôt.

- *Bááá !!!*

Tentons la girafe.

- *Bâââ !!!*

Les femmes présentes me souriaient, attendries. Les hommes, un peu moins. Les vocalises continuèrent et les femmes perdirent leurs sourires. Nous devions partir. Mon petit bijou, mon petit bébé, ne voulait pas que je me « détendisse ».

Re-voiture, siège auto en place, retour à la maison. Elle s'endormit aussitôt, bercée par les cahots de la vieille Mazda. Bon. Je me ferai un café à la maison. Pas de panique. Surtout, ne pas la réveiller. Elle est si mignonne...

- *Bâââ !!!*

Mais comment fait ta mère !

- *Bâââ !!!*

Elle avait pourtant tété une partie de la nuit et du matin. Mais ce n'était encore qu'un petit bébé et la faim devait la tirailler.

Alors qu'elle s'égosillait dans son siège, je sortis deux sacs de lait du congélateur et les plongeai dans l'eau chaude. Ma première tétée ! Mais mon petit ange résista.

Ce n'était plus un sein, mais un bout de silicone que ses lèvres touchaient. Le lait était-il trop chaud ou trop froid ? Je secouais le biberon sur le plat de ma main. Tout semblait normal. Mais elle continua de rejeter le biberon. Et les pleurs reprirent.

Peut-être le lait était contaminé ? Je recommençai l'opération. Je constatai, avec angoisse, qu'il ne restait plus que deux sacs pour finir la journée.

À la deuxième tentative, Marilou prit enfin le biberon et avala goulûment le lait maternel. Elle tétait tout en fermant ses petits yeux. Elle était adorable. Le biberon était vide. Allait-elle se sentir rassasiée ?

Elle me fixa alors de ses grands yeux embués de larmes. Que voulait-elle me dire ? À présent, elle me faisait une grimace. Puis un sourire. Encore une grimace. Je devais peut-être inspecter sa couche.

Anne m'avait montré comment faire. Je la posai délicatement sur la table et dégrafai ses langes.

La couche avait doublé de volume. En l'ouvrant, je vis un caca liquide, jaune. Je nettoyais tout ça avec des lingettes. Je posai une nouvelle couche, toute propre. En fin de compte, ce n'était pas si compliqué.

Je la pris dans mes bras, espérant qu'un sommeil rapide la gagnerait. Mais non. Après tout ce caca nettoyé, elle gazouillait, les yeux grands ouverts. Je la berçais tout en marchant dans l'appartement. Au bout d'une demi-heure, je commençai à fatiguer. Moi aussi, je voulais me reposer. Manger. Lire.

Après un dernier baiser, je la déposai dans son berceau. À peine la porte refermée, les pleurs retentirent. Je la repris dans mes bras. Bisous. Puis berceau. Mais je n'eus que des pleurs en retour. Je commençais à craquer. Ce petit être était, en fait, un monstre. Et ce monstre allait me terrasser.

Je lui tendis une tétine. Elle l'accepta avec dédain et la rejeta aussitôt. Quel était le problème ? Anne m'avait pourtant assuré qu'un bébé avant six mois passait le plus clair de son temps à dormir. Il était presque une heure de l'après-midi et notre petit miracle était toujours aussi éveillé.

Sa couche ? Mais oui ! Elle était, de nouveau, grosse de pipi. Après ce changement, mon bébé sembla enfin apaisé. Ses paupières se fermèrent lentement. Je la couchais dans son berceau avec une infinie précaution. Surtout pas un geste brusque. Je refermai la porte de la chambre. Rien. Elle était enfin endormie. Je me couchai sur le divan et m'endormis aussitôt.

Anne arriva enfin.

- Alors comment s'est passée votre journée ?
- Merveilleux ! Il faudra que tu pompes plus de lait. Et il faut acheter des couches. Beaucoup de couches.

Mais je n'existais déjà plus pour elle. Anne s'assit sur sa chaise et donna le sein à son bébé. Ainsi se termina ma première journée de père au foyer.

Au bout de deux mois, j'avais pris le rythme. Changer une couche n'était plus si intimidant. Le lait était toujours prêt pour répondre à une petite faim soudaine. Moins fatigué, je commençais à apprécier la compagnie de mon enfant. Le stress n'avait pas complètement disparu, mais il était plus ou moins contrôlé.

J'avais troqué le café du matin contre une promenade au parc. Le complexe d'appartements où nous vivions était pourvu d'un immense champ boisé et d'un lac artificiel.

J'installais Marilou dans sa poussette, mon sac rempli de biberons, de couches, etc. Le parc était peuplé de ce qu'on pourrait appeler les inactifs : des petits vieux aux pas prudents, des dépressifs parlant aux arbres, des obèses portant fièrement leurs culs éléphantiques et puis des mères avec leurs enfants. Toutes sortes de mères.

Il y avait les nerveuses, un peu sèches, qui ont fini de sourire depuis que leurs maris leur ont laissé la responsabilité du ménage. C'est un sacerdoce. Elles sont sérieuses. Rien ne manque à leur superbe organisation. Leurs poussettes sont des tanks. Leurs enfants sont surprotégés. Cela fait partie du plan. Elles ont signé pour ça. Mais plus les mois et les années passent, plus elles se sentent flouées. Le sentiment de s'être fait avoir...

Nous avons les épanouies. Leur surpoids dû à la grossesse ne les gêne pas. Elles arborent ce sourire doux et résigné. Elles ont toujours avec elles un petit

snack et tout un attirail pour leurs petits. Elles seront mères pour l'éternité et cela leur va bien...

Et puis, il y a les mères par hasard. Les enceintes par inadvertance. Elles regardent leurs enfants comme des curiosités. Elles ne réagissent pas à leurs cris, à leurs demandes. Elles sont là, inertes et malheureuses. Abandonnées à leur destin.

Nous avons aussi les jeunes mères, accompagnées parfois de leurs mères à elles. Elles sont innocentes et naïves. Elles s'émerveillent des gazouillis, des expressions de leurs petits. Elles deviendront des femmes épanouies ou des aigries fatiguées...

Toutes ces mères me regardent avec méfiance. Je viens perturber leur routine. Elles se demandent pourquoi j'ai atterri ici. Un jeune papa déjà divorcé ou un raté marié à une femme performante ?

Certaines me sourient, d'autres m'ignorent, pleines de morgue. Notre promenade terminée, je m'empresse de changer la couche de Marilou, puis biberon. Encore une journée qui passe.

Mais nous faisons des choses inconsidérées. Peut-être même dangereuses. Laver les biberons avec de l'eau chaude et du savon, sans appareil stérilisateur, semblait une hérésie pour certains. On nous admonestait. L'enfant s'imbibait de microbes. Quelques années plus tard, la science pédiatrique allait nous donner raison. Trop de stérilisation diminue la force immunitaire des petits.

Il y avait, aussi, la question du lait maternel. Anne tenait absolument à allaiter Marilou, pendant au moins six mois, convaincue des bienfaits immunitaires pour notre fille. Mais malgré tous ses efforts, que ce soit au travail ou à la maison, la production de lait diminuait. Ses seins, après trois mois, étaient en *burn-out*.

Anne avait une collègue de travail qui venait d'avoir, elle aussi, un enfant à deux mois près. C'était une Chinoise de la province du Hunan. À cette époque, la Chine pratiquait encore la politique de l'enfant unique. Elle avait suivi un régime très strict pour avoir un garçon. Après neuf mois, elle donna naissance à un bébé mâle bien joufflu.

Elle vint, un jour, nous visiter à la maison. S'enquérant soudain du lait que nous donnions à Marilou, elle jeta un cri d'épouvante en apercevant les squelettiques sacs pompés consciencieusement par Anne.

- Ce n'est pas suffisant ! Votre petite ne va pas survivre avec ça!

Elle appela son mari sur-le-champ et, dans un chinois tonitruant, elle le somma de venir immédiatement chez nous.

Un quart d'heure plus tard, un Chinois rigolard débarqua dans l'appartement tenant dans ses mains deux énormes sachets de lait.

- Prenez ça. C'est le lait de ce matin.

Les deux sachets « du matin » équivalaient à deux semaines de pompage pour Anne. Nous étions stupéfaits.

Mais quelle nourriture extraterrestre mangeaient ces Chinois ?

Ils aperçurent des ramen dans un coin de la cuisine et éclatèrent de rire. Le mari retournait dans tous les sens le paquet de nouilles, effaré par ce qu'il voyait.

- Il ne faut pas manger ça ! Très mauvais pour la qualité du lait.

C'est ainsi que notre petite Marilou eut un frère de lait chinois.

Mais la mère devait redevenir, un jour, femme. Plus d'un mois s'était écoulé depuis l'accouchement. Son corps, encore endolori et souffrant, n'était préoccupé, attiré, que par un seul être. Se souvenait-elle de moi ? Je l'observais embrassant le petit crâne, caressant de ses longs doigts les joues soyeuses et odorantes. Mais moi ? Je n'étais plus embrassé, caressé.

Monstre d'égoïsme, sans doute, mais je désirais tellement reprendre, reconquérir ce corps. Réapprendre ses contours, ressentir à nouveau le frisson de la peau qu'on effleure...

Anne me souriait, me prenait la main tendrement. Elle se doutait bien que mes regards, posés sur elle, n'étaient plus ceux du jeune père, mais ceux de l'amant d'autrefois. Je ne la pressais pas. Son moment serait le mien.

Puis, elle vint à moi, une nuit. Tout doucement, elle se coucha près de moi. Chercha de sa main mon sexe. Le caressa longuement.

- Tu es sûr ? C'est bien cicatrisé ?
- Oui. Viens.

Elle s'allongea sur le dos et comme à son habitude prit mon sexe dans sa main, prélude à la pénétration. Cherchant l'introduction la plus douce.

Je me laissai faire, attentif à ses moindres gestes. Son corps de mère se remémorait le corps de l'amante. Maintenant, en elle, je scrutais l'expression de son visage : ses paupières mi-closes, sa bouche légèrement en-

trouverte, elle cherchait son plaisir. Quant à moi, je luttais contre la peur de faire un mouvement trop brusque.

- Maintenant...

Cette nuit-là, nous nous endormîmes dans le même lit.

Les mois passaient, tranquilles. Marilou grandissait. Elle avait fait ses premiers pas. Extrêmement expressive, elle s'agitait maintenant derrière moi dans son berceau. Comme un petit singe enfermé dans une cage, elle poussait des cris toutes les cinq minutes. Moi, devant mon ordinateur, j'essayais d'écrire un roman qui ne dépasserait pas deux pages.

La parenthèse enfant de l'amour se terminait. Alors que j'avais voulu briser, par cette naissance, le cercle infernal de mes échecs, je me retrouvais dans la même situation. Je regardais cet enfant qui me souriait, mais moi, je n'avais envie que de pleurer.

Les longues journées répétitives me pesaient. Pourtant, il y avait toujours ces instants avec Marilou, ces moments où elle parvenait à m'émerveiller. Cet enfant était drôle, curieuse, émouvante.

Je m'amusais à la voir jouer dans les aires de jeux des centres commerciaux. Elle observait les autres enfants comme des curiosités. Son besoin de communiquer n'était jamais récompensé. Les autres enfants lui tournaient le dos. Ses grands yeux ronds s'étonnaient de ce dédain. Alors, elle se lançait dans un soliloque aussi mystérieux qu'enjoué.

L'amour pour mon enfant grandissait chaque jour un peu plus. Derrière cette petite boule de vie, j'apercevais un être, une âme. Quand je prenais sa petite main dans la mienne, je ressentais toutes sortes d'émotions mêlées. Marilou n'était pas un échec.

Mais cela n'était pas suffisant. Et mes angoisses reprenaient de plus belle. Dans mes folies des grandeurs, je pensais être destiné à de grandes choses. De grandes choses que je devais atteindre au plus vite, car la fenêtre des opportunités imaginaires allait se refermer bientôt.

Anne, de son côté, commençait à désespérer dans son labo. Elle était malheureuse. Elle rentrait souvent en pleurs. Ses recherches étaient au point mort et ses prix Nobel étaient plutôt du genre impatient. Elle sentait la pression de la compétition présente dans tous les campus américains.

Notre couple vivait avec des plages d'affection pour notre enfant. Je sentais Anne s'éloigner de moi. Elle pensait à autre chose.



**« Infatuation »**  
**Faux ami**

*“Infatuation : Strong but not usually lasting feelings of love or attraction :  
It's just an infatuation. She'll get over it.”*

Cambridge dictionary

J'ai toujours détesté la psychologie à deux sous. Pourquoi un homme ou une femme tombent-ils soudain amoureux ? Pourquoi l'obsession pour cette personne ne vous quitte plus ? Éternel mystère. Anne, en rentrant du labo, me parlait souvent d'un Français qui travaillait sur le campus. Étudiant en thèse, un peu plus jeune qu'elle, originaire des environs de Nice. Elle l'avait invité à dîner un soir.

Les Français en Amérique m'irritaient au plus haut point. Leur première phrase était toujours : « Qu'est-ce qu'ils sont cons, ces Américains ! »

Alain n'échappait pas à ce travers. Tout y passait : la bouffe (on mange si bien en France !), la culture (ils n'ont pas d'histoire !), ils sont gros, ils sont vulgaires, ils n'aiment que l'argent, etc.

Bien entendu, cet « être civilisé » ne possédait qu'un vernis, bien fin, de culture. Mais c'était un Français ! La France, lanterne (éteinte) de l'humanité ignorante.

Je laissais tout cet anti-américanisme, pour observer Anne. Son regard sur lui était doux, attendri. Parfois, ils échangeaient des sourires complices. Je cachais mon irritation jusqu'à son départ.

- Qu'est-ce qu'il se passe entre vous deux ?
- Rien.
- C'est un imbécile.
- Tiens. Encore un qui n'est pas à ta hauteur.
- Tu as tout compris.

J'attendis le coucher de Marilou pour la relancer.

- Tu es attirée par lui ?
- Mais non.
- Je n'en suis pas si sûr.
- Tu es bête. Je n'aime que toi.
- Je ne parle pas d'aimer, mais d'attirance.
- Il n'est pas mal.
- Ah, tu vois !
- Ce qui ne veut pas dire que j'irai dans son lit...
- Mais si tu étais seule, ici, sans nous. Tu serais tentée ?
- Oui. Peut-être.

Toute cette conversation commençait à prendre un tournant étrange. Après l'interrogation inquiète, l'interrogation fantôme :

- Ok, imaginons que vous êtes ensemble.
- Et ?
- Comment te ferait-il l'amour ?

Après un silence :

- Cela serait doux d'abord. Beaucoup de baisers. Puis des caresses. Et le côté doux basculerait dans l'intense, le bestial.
- Comment serait sa queue ?
- Bien proportionnée. Sombre.
- Tu le prendrais dans ta bouche ?
- Oui.

Pendant cette confession, un peu forcée par moi, je me mis à l'embrasser dans le cou et passai, en même temps, une main dans sa culotte. Toute cette conversation l'avait autant troublée que moi.

Je lui posais encore des questions, des questions qui me faisaient chavirer. Puis, nous fîmes l'amour avec une intensité toute nouvelle.

- Tu ne me tromperas pas ?
- Jamais.

Mais j'avais introduit dans nos deux petites cervelles, un démon, ou plutôt une idée. Séduisante, certes, mais si dangereuse.

Désormais, quand nous faisons l'amour, j'invitais l'ombre d'Alain à nos ébats. Au début, Anne semblait m'interroger du regard, comme si elle me disait : « Tu es sûr ? C'est ce que tu veux ? »

« L'infatuation » c'était moi qui l'avais ! « La lanterne de la civilisation française » me tenait par les couilles, j'avais besoin de lui, maintenant, pour bien jouir de ma femme... et je commis l'irréparable.

- Si tu veux avoir une aventure avec lui, tu peux.

- Je ne crois pas que ça soit une bonne idée.
- Cela te plairait ?
- Oui.
- Alors ?
- Après ça, rien ne sera plus comme avant.
- Le couple du Sans-Souci ne nous a pas détruits. C'était bien.
- Oui, mais tu ne seras pas là avec moi.
- Ça m'excite.
- Tu es fou.

La conversation s'arrêta, mais le tourment, le trouble en moi continua.

Les semaines passèrent. Puis un soir, Anne me prit la main et m'entraîna dans la chambre.

- Je l'ai fait.
- Avec Alain ?
- Oui. Tu veux que je te raconte ?

Mon excitation des derniers jours se transforma en une intense douleur. Je n'arrivais plus à respirer.

- Tu es tout blanc. Ça ne va pas ?

Je n'arrivais plus à parler. Puis un énorme chagrin m'envahit. Je voulais disparaître. Cacher ma douleur. Anne me prit la main et me dit : « Je ne l'ai pas fait, idiot. Je t'aime, tu sais... »

Je la serrais dans mes bras. Enfin soulagé. Pauvre petit être tremblant, bercé de douces paroles. Cette infatua-

tion était vaincue et bien vaincue par l'amour de ma vie.

Alors qu'elle sortait de la chambre, elle me lança un dernier sourire. Elle était belle. Plus belle que d'habitude. Et si elle l'avait fait ?

L'infatuation m'avait gagné, moi aussi. Cela se produisit au fil des promenades matinales avec Marilou. C'est là que je fis la connaissance d'une jeune mère et de son petit garçon. Chaque jour, à la même heure, nous nous retrouvions dans le parc.

Cela commença par un bonjour, puis de longues conversations. Elle venait de Roumanie, son mari était ingénieur dans l'aéronautique. Son accent était amusant. Elle était dans l'incapacité de prononcer le nom de ma fille :

- *Melilou, Melilou !*

C'était une rouquine à la peau très blanche. Son visage n'était pas vraiment beau, mais il dégageait une douceur particulière. Quand elle s'asseyait près de moi, je ressentais un frisson. Était-ce ses seins gonflés de lait ? Son odeur ? Son accent ? Elle se plaignait souvent de sa solitude. Elle reprochait à son mari de rentrer toujours très tard le soir à la maison. À demi-mot, elle semblait me dire que son époux ne la regardait plus, ne la touchait plus.

Était-ce mon imagination ou ma testostérone en folie ? Peu à peu, Alina (c'était son nom), apparaissait devant moi, matin après matin, de plus en plus décolletée. Quand elle se penchait pour chercher un biberon ou une tétine dans son sac, je ne pouvais m'empêcher de remarquer les contours de sa poitrine. Le délicat contour.

Ses questions anodines me troublaient. Je ne la voyais plus comme une compagne en maternité, mais comme une femme attirante. Sexy dans son désarroi.

Moi aussi, je m'apprêtais chaque matin un peu plus. Ces promenades n'étaient plus pour ma fille. Elles étaient pour Alina.

Étais-je amoureux ? Non. Nous étions simplement deux êtres perdus dans nos solitudes. Deux corps engourdis de désir.

Un matin, Alina ne vint pas au parc. Le lendemain non plus. Et je ne la revis plus.

# **La guerre**

*La guerre : providence des amants.*

Marguerite Duras

Marilou venait d'avoir deux ans. Elle nous faisait bien rire par ses prestations loufoques. Elle était aussi très sensible. Nous venions de revoir *Dr Jekyll and Mr Hyde* avec Spencer Tracy. Un jour, je lui fis croire que, moi aussi, je pouvais me transformer en Mr Hyde.

- Non, papa ! Non !

Je passais mon temps à lui acheter des jouets dits « pour garçons ». Une batte et un gant de baseball, des petites voitures, un skateboard, etc. Anne s'écriait :

- Mais elle est encore trop petite !

Pareil pour les vêtements. Le bleu ne m'arrêtait pas. Je ne savais pas encore que j'étais en avance de deux décennies. Que tout cela paraîtrait normal un jour. Mais à Dallas, au début des années 2000, c'était une autre histoire.

Les petites filles étaient toutes vêtues de rose, froufrouantes girls avec des bandeaux à fleurs sur la tête. Leurs mères les exhibaient comme des poupées de magasin. Et ma petite Marilou, avec ses vêtements achetés au rayon garçon, faisait confusion.

- Ah, le joli garçon ! Comme il vous ressemble !

Anne voulait quitter son labo. Revenir en France. Décrocher un poste à vie au CNRS.

Mais moi, je n'étais pas prêt à un retour dans l'Hexagone, encore plus pauvre que Job (à part Marilou, bien sûr).

- Ah, vous étiez aux États-Unis ? C'était bien ?

- J'ai donné le biberon, donné des bains et changé des couches...

Et pour être tout à fait honnête, la France ne m'attirait plus. Après quatorze ans de Mitterrand, les Français avaient offert un second mandat à Jacques Chirac (douze ans au total !). Brillant dans les machinations politiques et autres coups fourrés, mais incroyablement médiocre pour diriger un État moderne.

En France, nous vivions dans la fatalité. Les États-Unis, eux, se réinventaient chaque jour. Nous étions à l'aube d'avancées technologiques extraordinaires, qui allaient bouleverser le monde et nos vies. Tout cela se passait ici, et nulle part ailleurs.

Les Français, si supérieurs, ne pouvaient imaginer qu'un nouveau monde pouvait se faire sans eux. Ils n'avaient jamais compris que le XX<sup>e</sup> siècle avait été leur cénotaphe. Le monument était beau, mais vide.

Avant de retourner dans ce cimetière des illusions, je devais absolument accomplir quelque chose. Je n'avais pas encore compris que cette course effrénée n'aboutirait à rien.

J'étais né contemplatif et non aventurier.

Pourtant, la destinée allait me mener plus loin que mon confortable fauteuil. Très loin. Dans des déserts romanesques et sanglants.

*Parce que je pars  
Il y a de l'eau dans ton regard  
Mais les pleurs que tu pleures  
Sont inutiles,  
Car tous les départs  
Resserrent les cœurs qui se séparent (...)*

Laurent Voulzy (Paradoxal système)

L'euphorie des premiers jours de l'invasion de l'Irak s'était, peu à peu, dissipée. La vengeance yankee traçait une cicatrice sanglante dans les terres de l'ancienne Babylone.

Les premiers décès, les bombes posées au bord des routes et leurs cortèges d'horreur faisaient leur apparition aux nouvelles télévisées.

Les scènes de décapitation, les discours hystériques d'un islam blessé, l'agonie du pauvre bougre tombé entre leurs mains. Sa dernière grimace avant de mourir.

Ces images sordides jouaient sur la psyché américaine. Mais les néoconservateurs au pouvoir n'allaient jamais laisser une telle occasion leur échapper.

Les Vulcains, comme on les appelait alors, sous l'administration Reagan, étaient les anges infernaux et destructeurs de l'Union Soviétique. L'arme nucléaire pouvait être utilisée contre elle, le cas échéant.

Reagan, cependant, ne les avait pas écoutés et avait préféré s'entendre avec Gorbatchev. Leur doctrine

avait échoué. Ils avaient disparu un temps pour réapparaître sous Bush.

Dick Cheney (Vice-Président), Donald Rumsfeld (Secrétaire à la Défense), Condoleezza Rice (secrétaire d'État), Paul Wolfowitz (Secrétaire adjoint à la Défense) : les Vulcains étaient de retour. Et Bush n'était pas Reagan.

Le 11 septembre avait été, pour eux, un miracle inespéré. Après les larmes et les lamentations, ils avaient su exploiter l'événement jusqu'à la corde. George W. Bush, fils à papa inepte, n'était entre leurs mains qu'un commander in chief de papier.

Leur vision quasi biblique de l'empire américain n'allait produire, en réalité, qu'une immense fosse commune.

Plus personne ne voulait se rendre là-bas. Qui allait acheminer le carburant et la nourriture aux troupes ?

C'est là que le destin pointa le bout de son nez. Tom, une connaissance de bar, me dit que l'on recherchait des chauffeurs de poids lourds pour l'Irak. Ils étaient devenus difficiles à recruter après le massacre de deux routiers sur une route. Ils avaient été sauvagement exécutés puis pendus à des lampadaires comme des trophées.

L'administration Bush cherchait désespérément des gens assez inconscients pour accepter ce job.

Se moquait-il de moi ? Je n'avais pas de permis de poids lourd et je n'étais pas citoyen américain.

- Pas de problème. Tu suivras un cours accéléré de conduite. Et tu n'as pas besoin d'être américain. Plus

de 50 % des gens envoyés là-bas ne sont pas américains.

- C'est bien payé ?
- Un max !

Je rejetai, d'abord, cette idée. Moi, lecteur de Proust, conduire un poids lourd dans les déserts de l'Arabie ? Cela semblait ridicule, mais surtout impensable.

Le salaire d'un postdoc, aux États-Unis, ne pesait pas lourd : à peine 30 000 \$ par an. On tirait souvent le diable par la queue, car nous ne vivions que sur un seul salaire. Anne devait nourrir notre enfant, me nourrir, enfin, subvenir à tout.

Avec cet argent magique donné par les fous furieux de Washington, je serai enfin comme une sorte de sauveur. Le père protecteur de la vieille fable vomit par les féministes d'aujourd'hui.

Anne ne comprenait pas.

- Enfin, c'est ridicule. J'ai besoin de toi ici.
- Tu ne réalises pas l'opportunité que cela représente pour nous. Pour notre enfant.
- Je vois surtout que tu risques de te faire tuer à coup sûr. Je ne veux pas que tu nous abandonnes.
- Marilou a presque trois ans. Cela sera plus facile. On parle d'un temps très court. Six mois, un an tout au plus...
- Je t'en prie, reste.

Ma résolution était prise. Le soir même, je prenais un billet pour Baton Rouge, Louisiane.

Au bout de cinq semaines, je commençais à comprendre, à peu près, le maniement d'un poids lourd. Ce n'était qu'une question de perspective.

Tom ne m'avait pas menti. La majorité des candidats étaient d'origine étrangère : des Polonais, des Ukrainiens, des Roumains et quelques Américains paumés dans cette Babel.

On ne rigolait pas ici. Du lundi au vendredi, les cours de conduite étaient intensifs. Mon instructeur était un gars de la Louisiane. Il ne cessait de me répéter qu'il comprenait le français, car toute sa famille était Cajun (émigrés français du XVII<sup>e</sup> siècle en Louisiane). Il posédait un sabir insupportable. Je ne cessais de lui dire :

- English please !
- Tu me comprends, hein ? Nous sommes comme des cousins.

Il se demandait ce que je foutais là.

- C'est dangereux là-bas.
- J'ai besoin d'argent.
- Mais les Français ne sont-ils pas tous riches ?
- Non.
- Dans les films, vous semblez tous vivre la belle vie.
- Ce n'est pas vraiment ça.
- C'est pour ta petite fille ?
- Oui.
- Enfin, je ne devrais pas te dire ça, mais je te conseille de repartir au Texas.

Le soir, on se retrouvait tous dans une gargote où l'on pouvait déguster des huîtres laiteuses. Mes compagnons buvaient sec. Comme ce gars de Louisiane, ils ne comprenaient pas ce que je faisais là. Pour eux, l'argent gagné était destiné à la survie de leurs familles. Ils rigolaient bien quand je leur avouais que ma femme était docteur.

Ils me tapaient dans le dos avec un air de dire : « Cela ne tourne pas rond dans ta tête. »

Ils trouvaient aussi que je n'avais pas le gabarit pour ce genre de job. Nous rentrions dans nos chambres d'hôtel, souvent bien éméchés.

La vie des hommes qui essaient de trouver un chemin plus lumineux. Des hommes qu'on allait sacrifier pour quelques dollars.



# **Babylone**

*Baby alone in Babylone (...)*

*Tu rêves d'éternité*

*Hélas tu vas la trouver.*

Baby alone in Babylone (Serge Gainsbourg)

Babylone n'était plus Babylone, mais l'Irak. Un pays inventé et agencé comme des Lego par les Britanniques après la Première Guerre mondiale.

Dans toute cette poussière et ce bruit, se massaient les armées américaines. On avait libéré l'Irak d'un tyran sanguinaire. Cet autocrate se nommait Saddam Hussein, un sunnite qui dirigeait un pays chiite. Encore une trouvaille anglaise. On l'avait pendu haut et court.

Je ne reviendrai pas sur toute cette affaire irakienne. The New York Times propageant de fausses informations (les fameuses fake news qui deviendraient si populaires) au peuple américain sur les armes de destruction massive. Ou Villepin en tribune anti-yankee face à un Colin Powell et sa fiole remplie de poudre de perlimpinpin.

À cette époque, je ne me souciais pas de problèmes géopolitiques. Je ne suivais pas vraiment l'actualité, plus préoccupé par mes petits problèmes personnels. J'arrivais vierge de tout préjugé.

J'avais embarqué à Detroit, et après seize heures de vol, je débarquais à l'aéroport de Bagdad. Aéroport hyper sécurisé. Je n'arrivais pas dans un pays des mille

et une nuits, mais dans un chaos de gens et de bagages. Dans les yeux de ceux que je croisais, je n'apercevais qu'angoisse et peur.

Nous montâmes sans attendre dans un bus, escortés par des Humvees qui allaient nous mener à nos baraquements de fortune, loin de la ville.

Lorsque je déposai tout mon barda près de mon lit, je ressentis une douleur au ventre. Pour la première fois depuis Dallas, le visage de Marilou et de ma femme vint me hanter, comme des apparitions lointaines et déjà perdues. Je sentis qu'un piège se mettait en place, prêt à se refermer sur moi.

Cela faisait plus de deux semaines que je roulais sur des routes poussiéreuses.

Pas d'accidents particuliers, pas de bombes sur mon trajet régulier. Nous partions toujours en convoi de trois ou quatre camions, escortés par des unités paramilitaires payées par le Pentagone. Le ravitaillement consistait en nourritures et en carburant.

Sur notre chemin, quelques Irakiens levaient la main pour nous saluer. D'autres, plus hostiles, nous jetaient de vieilles godasses qui s'écrasaient sur les pare-brise.

Nous avions l'ordre de ne jamais communiquer avec la population locale. Ne jamais interagir, et surtout, ne jamais parler aux femmes. Après chaque trajet, nous étions cantonnés dans des baraquements. Une sorte de camp de concentration pour vainqueurs.

L'alcool était un problème majeur. Un des gars, plus expérimenté que nous, expliquait tous les détours et astuces :

- Mais, ici, c'est rien par rapport à l'Arabie saoudite !  
Ces hypocrites boivent autant que nous !

Et il partit dans un grand éclat de rire.

Tous mes compagnons de travail étaient plutôt de bons gars. À part un : Rick, de Long Island. C'était un coriace du vice. Il adorait nous raconter ses méfaits contre les Irakiens estropiés par ses soins.

- Je l'ai pas raté celui-là ! La prochaine fois, il ne s'approchera pas si près de mon bahut...

D'autres, comme moi, semblaient paumés. Milos, un Serbe, avait survécu aux bombes américaines qui s'étaient abattues sur Sarajevo. Et maintenant, il venait aider "l'empire du Bien". C'était monsieur économie et plans sur la comète.

- Avec tous ces dollars, ma femme et moi, on vivra comme des rois au pays. J'aiderai ma pauvre mère, qui a bien souffert.

Après une larme qu'il essuya bien vite, il s'enfila une bouteille d'eau-de-vie.

On avait aussi Nick, venu de son Arkansas natal. Un petit gros qui gémissait sous son poids. Il ne prononçait jamais une parole, à part des « cool » et des « yep ». C'était une sorte de musulman à sa manière : il ne touchait jamais à l'alcool. Dans sa main, une éternelle canette de *Dr Pepper*.

Ce qui était clair, c'est que nous étions tous là pour l'argent. Pas de sentiment d'aventure, d'héroïsme. Nous ne sauvions pas la démocratie. Nous n'étions pas les porte-drapeaux des libertés fondamentales. Nous étions les oubliés, les nés de l'autre côté de la barrière. Mes compagnons me voyaient comme un intrus.

- Ta femme est diplômée. Elle doit bien gagner sa vie, non ?  
- Pas tant que ça.

Alors Milos, le Serbe, se leva de sa chaise et fixa ses compagnons :

- Il est venu, ici, récupérer ses couilles ! C'est pas l'argent qui le travaille, lui. Mais sa dignité. Sa fierté d'homme.
- Qu'est-ce que tu racontes ?
- Voyons, tous ces biberons et ses couches t'ont transformé en semi-femelle. L'homme doit subvenir aux besoins de sa famille. Ton salaire, que tu ramènes à la maison, ce sont tes burnes. Sinon, une femme ne te respectera jamais.

Cette opinion de Milos n'était pas si éloignée de celle de mes parents. Aurait-il compris le Sans-Souci ? Aurait-il compris mon amour pour Anne ?

Tous les gars autour de lui hochaient la tête. Ils étaient d'accord avec Milos. Mais leur vision allait bientôt changer. J'allais me révéler pour eux comme une protection divine.

Les jours passaient toujours aussi monotones. Puis un matin, la situation se détériora soudain.

Une agitation inhabituelle secouait les quartiers populaires de Bagdad. Une rumeur courait, envahissant tous les esprits. Tout était parti, deux jours auparavant, d'un raid mené par des soldats américains dans un quartier de la ville. Ils avaient pénétré dans une maison en compagnie d'un chien. Propagande djihadiste ou réelle émotion de la part des habitants, le fait est que toute la ville était en ébullition : le chien, considéré ici comme un animal impur et dégoûtant, avait cristallisé les tensions.

Sur notre route, des rassemblements sporadiques surgissaient çà et là. Beaucoup de poings levés et aussi des grimaces de mort. La tension monta d'un cran lorsqu'une bande d'enfants barra notre chemin. Le convoi s'immobilisa. Les soldats commençaient à paniquer, conscients qu'ils ne pouvaient pas rester là trop longtemps.

Puis tout bascula. Une pierre lancée contre le convoi déclencha un crépitement de mitrailleuses. Tirs en l'air, mais la panique s'installa immédiatement. Les attroupements se transformèrent en une foule compacte et hurlante. Nous étions encerclés par des chants de guerre qui n'étaient, en fait, qu'un chant de mort.

C'est alors qu'une énorme explosion souleva le premier camion devant moi. Une jambe s'écrasa sur mon pare-brise.

La fumée masquait tout. Des cris désespérés se firent entendre, suivis d'un ordre :

- *Let's go motherfucker ! Drive !*

J'appuyai à fond sur l'accélérateur. J'accrochai le côté d'un Humvee en flammes et me frayai un chemin au milieu des débris et des corps en feu. Des engins incendiaires continuaient de pleuvoir autour de nous. Je ne pensais qu'à sortir de là. Je menais à présent le convoi. Tous me suivaient. J'étais le borgne guidant les aveugles

En écrivant ces lignes, mes souvenirs s'estompent. Comment suis-je arrivé jusqu'à notre point d'arrivée ? Je ne sais plus. Mais, lorsque je descendis de ma cabine, mes jambes se dérochèrent et je m'écroulai sur le sol. Un soldat me tendit une bouteille d'eau, tout en disant :

- *Good job, man !*

Mes compagnons étaient tout aussi choqués, leurs regards hagards. Qui conduisait le premier camion ? Milos. Le Serbe plein d'espoir. Une bombe avait finalement eu raison de lui.

Sa mort, comme tant d'autres ici, ne suscita ni pleurs ni deuil prolongé. Nous étions des survivants.

Les autres me regardaient désormais comme une sorte de porte-bonheur. Les militaires leur avaient expliqué que notre équipée aurait dû finir au cimetière. Et dans l'esprit de mes compagnons, ce miracle portait un nom, un visage. Le mien.

Depuis ce jour, ils exigèrent que je sois toujours en tête du convoi. Pour eux, cette configuration était la meilleure pour préserver leurs vies. Grâce à moi, ils espéraient rentrer entiers chez eux.

*« Marduk a alors l'idée de créer l'Homme, un être qui pourra travailler et ainsi permettre aux dieux de se reposer. »*

Histoire de la création de l'homme (Enūma eliš)

La mort de Milos s'était presque effacée de nos esprits. Trop préoccupés, sans doute, par notre propre survie. Les autres me voyaient toujours comme un précieux talisman.

L'interdiction de sortir de nos baraques après notre route finissait par me peser. J'aurais voulu parcourir les ruelles étroites, longer les échoppes aux parfums et aux couleurs extraordinaires, sentir le passé d'une civilisation à jamais perdue, qui avait inspiré les auteurs de l'Ancien Testament.

La captivité de Babylone avait permis aux Juifs lettrés de découvrir les mythes de la création. Rentrés à Jérusalem, ils s'étaient inspirés de la Bible babylonienne : l'Enūma eliš .

Dans ce texte, les hommes étaient les esclaves des dieux et non de Dieu. Les scribes hébreux avaient changé l'esclavage en amour obéissant et les dieux en un Dieu jaloux et vengeur. Abraham était originaire de ces contrées. Les mythes et les légendes étaient partout.

Seul le chant du muezzin, du haut de son minaret, venait nous rappeler que l'islam dominait, à présent, ces terres.

J'avais fait la connaissance d'un soldat du New Jersey. Il s'appelait Steve Katantzákis. Sa famille était venue de Grèce au tout début du XX<sup>e</sup> siècle. Il s'était engagé dans la National Guard pour payer ses études.

Il n'aurait jamais dû quitter le territoire américain, mais après les attaques de New York, il avait été envoyé, ici, en Irak. Il était un peu traumatisé par toute cette situation. Il avait vu déjà bien des horreurs.

Il se consolait par son goût pour l'archéologie. Il était passionné par les vieilles pierres. C'est lui qui m'avait appris le lien spirituel de ce pays avec la religion hébraïque. Il était aussi furieux du vol du musée de Bagdad au début de l'invasion américaine.

- Aux premières heures de l'entrée des troupes américaines en Irak, le musée a été dévalisé. Et d'une manière professionnelle. C'est une honte. Comme si tout était déjà préparé pour ce pillage. Des pièces exceptionnelles ont disparu ainsi.

Puis, il devint conspirationniste.

- J'ai parlé à un gars qui était assigné à protéger le musée de tout vandalisme. Aux premières heures du matin, lui et ses camarades ont vu débarquer de gros SUV noirs, genre CIA. Ils leur ont dit qu'ils devaient dégager du site. Qu'on n'avait plus besoin d'eux. Quelques heures plus tard, le musée était dévalisé.

Je le regardais maintenant avec étonnement.

- Mais pourquoi auraient-ils fait ça ?

- Tu ne me crois pas ? La construction de la prochaine ambassade américaine, ici, à Bagdad, est très étrange. Le projet est ambitieux, et d'après les dires, une salle spéciale serait créée dans l'enceinte même de l'ambassade. Une salle réservée à des cérémonies secrètes où des dignitaires du monde entier viendraient offrir des offrandes aux dieux anciens. Je laissai là mon Grec à ses illuminations. Son séjour en Irak commençait à le rendre maboule.

Nous étions, en fait, tous possédés par ce pays. Les égorgements, les bombes, les morts et les êtres blessés pour la vie pesaient sur nos cœurs.

Cela faisait plus de deux mois que je n'avais plus de nouvelles de ma femme. En rentrant aux baraquements, j'étais souvent pris de sanglots. Rick m'offrait toujours ses canettes de Dr Pepper :

- Tu verras, tout va s'arranger. Tu reverras bientôt ta petite fille.

Pauvre Rick. Il était tout seul. Pas de famille. Rien. Seul avec ses canettes et sa grosse bedaine. Et c'était lui qui me réconfortait. Mes sanglots recommencèrent. J'appris plus tard que le Grec de la National Guard s'était tiré une balle dans la tête. Il avait succombé, lui aussi, à la malédiction des dieux de Babylone.

J'avais enfin pu parler à ma femme et à ma petite Marilou.

Anne semblait préoccupée. Sa voix était triste.

- Alors tout va bien à Dallas ?

- Tu reviens quand ?
- Très bientôt.
- Tu reviens quand ?
- Je ne sais pas exactement. Mais je ne vais pas m'éterniser ici. Vous me manquez.
- Papa ! Papa !

Les balbutiements de Marilou me touchèrent au plus profond de moi.

- Marilou, que tu parles bien...
- Papa. Papa...

Anne, agacée, voulut écourter la conversation.

- On part au parc nourrir les écureuils. On t'embrasse. Sois prudent.
- Au revoir. Je vous aime...

J'étais heureux, mais en même temps si triste. Je réalisais que je n'avais rien à faire ici. L'argent n'était qu'un prétexte pour fuir.

Une angoisse m'étreignit : je ne pouvais plus continuer à monter dans ce camion, à parcourir ces routes tragiques. Je devais partir au plus vite. C'était comme un pressentiment sinistre.

Mais je ne pouvais pas m'enfuir ainsi. J'étais lié par un contrat savamment ficelé par les meilleurs avocats. Il me restait six mois de service à honorer. Partir signifiait perdre toutes mes primes. Perdre cet argent qui devait tout changer dans notre vie. Le lendemain, je reprenais le volant. Six mois.

Les discussions, avec Katantzákis, sur l'histoire ancienne, les mythologies oubliées, me manquaient.

Mes camarades étaient gentils, mais leurs conversations tournaient toujours autour du sport. Je pouvais me transformer en caméléon, jouer le jeu, mais ces discussions répétitives m'ennuyaient.

Parfois, je m'aventurai vers les baraquements militaires. Parmi les militaires de carrière se trouvaient aussi de pauvres gars atterris là par hasard, qui ne comprenaient rien à ce pays. Cette ignorance alimentait leur mépris.

- Pourquoi ces putains d'enturbannés ne comprennent rien à l'anglais ? Ils mangent avec leur main droite et se torchent le cul avec la gauche. Disgusting !

Pourtant, il y avait Jesse. Un grand brun de l'Alabama. Il jouait de la guitare et faisait pleurer, avec ses airs, tous ces soldats déracinés.

Il avait abandonné ses études d'architecte à Little Rock pour venir ici, venger les morts du 11 septembre. Je lui expliquais, en vain, que les Irakiens n'avaient rien à voir avec ces événements tragiques. Pour lui, ils devaient payer. Malgré ses idées arrêtées, il était doux et curieux.

Je lui parlais des rumeurs de cérémonies étranges évoquées par Katantzákis. Jesse eut un sourire triste :

- Des cérémonies de sang, hein ? Que des gens riches achètent des babioles antiques, je veux bien, mais tout ce truc occulte... Je n'y crois pas.

Après avoir nié, il me dit tout doucement :

- Les gars qui bossent avec les agences de renseignement parlent de valises pleines de dollars qui arrivent chaque jour à Bagdad. Ce fric-là, il est introuvable aux États-Unis puisque le Congrès est tétanisé par le 11 septembre. Les législateurs approuvent tous les budgets qu'on leur présente. Il suffit de dire que c'est pour la liberté et la protection des Américains.

Je lui reparlai de la future ambassade américaine et de la mystérieuse salle évoquée par Katantzákis. Jesse haussa les épaules :

- Jamais entendu parler. Tout ce que je sais, c'est qu'on ne fait pas tout ça pour la sécurité. Ce sont des enjeux qui nous échappent. Le 11 septembre nous a fait entrer dans le XXI<sup>e</sup> siècle. Rien ne sera plus comme avant. Ici, des hommes ont perdu leurs visages, leurs jambes, leurs bras. Mais toutes ces horreurs ne sont pas comprises, là-bas. Ce que voient les Américains par les médias interposés, ce ne sont que braves soldats se sacrifiant pour leur pays. Rien d'autre. Ils ne voient jamais l'horreur.

Je le raccompagnai jusqu'à son baraquement. Il reprit sa guitare. Et des mélodies tristes montèrent dans le ciel noir.

Mes six mois n'allaient pas tenir. Un autre drame allait survenir. Cette fois, c'était Rick. Il avait disparu. Après avoir terminé sa route, il n'était pas rentré aux baraquements. Tout le monde s'était mis à sa recherche. Sans succès. Les jours passèrent, puis les semaines. On le crut mort.

On avait retrouvé dans ses affaires la photo d'une jeune femme. Rick avait-il une relation amoureuse avec une fille d'ici ? Si c'était le cas, il courait un énorme danger. Dans ce contexte explosif, une telle relation était suicidaire.

Les gars n'en revenaient pas. Rick. Le gros Rick, timide comme une fleur, amoureux d'une Irakienne ?

La police locale s'en mêla. La jeune femme avait disparu aussi. Sa famille accusa Rick de l'avoir enlevée. L'affaire remonta jusqu'au commandement militaire. Il fallait étouffer tout cela rapidement.

Puis un jour, la nouvelle tomba : Rick était mort.

On les avait retrouvés dans un village à cent kilomètres de Bagdad.

La jeune femme, renvoyée à sa famille, fut lapidée sur-le-champ.

Quant à Rick, nul ne sut exactement ce qui lui était arrivé. On murmura qu'il avait été torturé, émasculé, puis son corps jeté dans un trou obscur.

Aux États-Unis, ce drame reçut une autre version. On raconta que Rick était mort dans un accident : son camion avait pris feu et son corps s'était consumé avec. Un mensonge nécessaire.

Pauvre Rick. Je le revoyais avec son éternelle canette à la main. Il avait sans doute connu, pour la première fois, une véritable passion amoureuse.

Ce soir-là, je décidai de partir loin de tout ça. Retrouver ma femme et ma petite fille. Les guerres étaient toujours misérables et injustes, même au volant d'un poids lourd.

Le lendemain matin, en me regardant dans le miroir, mon visage avait vieilli d'un coup.

- Hé, le Français ! Tu as une communication urgente.

Un planton me tendit un message. Son contenu me déchira le cœur. C'était Anne : « *Reviens. Marilou est morte ce matin à l'hôpital.* »



# **Le deuil**

*« Le deuil est un processus normal après la perte d'un être cher. Il correspond à la période nécessaire pour soigner sa blessure. Durant cette phase douloureuse, qui peut être plus ou moins longue selon les individus, il est indispensable d'être à l'écoute de ses émotions et de ne pas les refouler. » (Livi.fr)*

Le chemin du retour ? Je ne m'en souviens pas.  
Il y a, dans l'esprit humain, une résilience étrange, un abandon, une fuite qui nous permet de résister à l'envie de mourir. Marilou n'était plus ? Ce même esprit ne pouvait s'y résoudre. Anne avait dû paniquer, peut-être que notre enfant était plongé dans un coma profond. Maintenant, je ne voulais plus atterrir. Rester dans les airs. Que le vol dure une éternité. Espérer encore un peu...

Anne m'attendait à la sortie du terminal, le visage défait. Au cou, elle portait le foulard que je lui avais offert pour notre premier anniversaire de rencontre. Elle me fit un bref baiser. Les yeux rougis, elle murmura :

- On va prendre un café ici. Je vais essayer de tout t'expliquer.

Je la suivis comme un somnambule. L'aéroport bourdonnait de vies pressées, de rires étouffés, d'angoisses dissimulées.

Nous trouvâmes une petite table, encombrée de bagages. Elle prit ma main, hésitante :

- Pourquoi tu es parti ? Pourquoi ?

Sa question me déstabilisa. Quel rapport y avait-il entre mon départ pour l'Irak et le décès de Marilou ? Je ne voulais pas y répondre. Je voulais savoir.

- Qu'est-il arrivé ?

Sa voix se brisa. Elle secouait la tête et évitait mon regard.

- Elle est morte. C'est tout.
- Comment ça s'est passé ?
- Un accident. Un stupide accident.
- Quel accident ?

Alors, elle me raconta tout. Ils se promenaient sur le petit chemin menant à notre complexe d'appartements. Anne disait ne pas se souvenir de tous les détails. Elle se rappelait seulement qu'elle tenait la main de Marilou. Puis, il y eut un grand bruit, un choc lumineux.

Quelqu'un avait perdu le contrôle de son véhicule et avait fait une embardée sur la petite allée. Marilou avait été fauchée. La dernière image qu'Anne gardait de cet instant était celle de la petite main qui glissait hors de la sienne.

Elle était restée là, paralysée, jusqu'à l'arrivée des secours. C'est sur le chemin de l'hôpital qu'on déclara le décès de Marilou.

- Il y avait tellement de sang... Mais elle n'était plus là. Je l'ai cherchée. Longtemps. Je ne la voyais plus. Le choc l'avait projetée si loin. Je ne la voyais plus ! Tu comprends ?

Je lui pris la main.

- Rentrons à la maison.

Elle resta immobile, le regard perdu.

- Pourquoi tu nous as quittés ? Pourquoi ? Notre petite Marilou...

Je ressentis une douleur intense. Je réalisai, au milieu de tous ces bagages, la disparition de Marilou. Sa mort était maintenant officielle, inéluctable.

- Viens, on part.

Le retour vers notre appartement se passa dans un silence absolu. Je réalisais que ma femme me tenait rigueur de la disparition de notre enfant.

À peine passé la porte, elle alla s'enfermer dans sa chambre. Je restai là, au milieu du salon. Esseulé et perdu.

Depuis l'Irak, tout n'avait été que virtuel. Je n'avais pas compris. À présent, je réalisais la catastrophe, l'horreur de tout cela. Ma fille était morte, ma petite fille... ma pauvre petite fille. Et pour la première fois, je pleurais Marilou.

*Ce soir-là  
On s'est embrassé sans se parler  
Autour de nous  
Le monde aurait pu s'écrouler (...)  
Pendant que les champs brûlent  
J'attends que mes larmes viennent.*

Niagara

Un mois passa ainsi. Notre appartement n'était plus que souvenirs, pleurs de bébé.

Anne passait la majeure partie de son temps allongée sur son lit. Sortant rarement de sa chambre, elle ne m'adressait quasiment jamais la parole. Quand elle le faisait, c'était souvent pour me reprocher ma présence. Parfois, avec une cruauté contenue, elle évoquait l'Irak.

- Tu veux plus jouer à l'aventurier ? Tu sais, l'Afghanistan, c'est pas mal aussi en ce moment.
- Arrête !

Puis, elle se renfermait dans cette chambre qui ressemblait, de plus en plus, à un sanctuaire morbide. Des photos prises par Martha et des portraits de Marilou s'étaient étalés sur le lit. Témoignage du temps où nous étions si fatigués, mais heureux. Si heureux. Je ne le réalisais que maintenant.

Avait-elle raison de me reprocher mon absence le jour de l'accident ? Ne devons-nous pas, au contraire, nous

soutenir ? Moi aussi, j'aurais pu lui reprocher la mort de notre fille. Mais je ne comprenais pas encore que ma femme avait perdu bien plus qu'un enfant. Qu'elle était morte, aussi, ce jour-là.

Je voulais retrouver Anne telle qu'elle était lors de notre première rencontre : insouciante, libre, sans enfant. Je me persuadais que tout allait s'effacer bientôt et que la vie reprendrait son cours.

Mes parents, venus pour l'enterrement, étaient anéantis. Ils serrèrent Anne dans leurs bras. Ils la consolèrent du mieux qu'ils purent. Quant à leur fils, il était définitivement perdu. Eux aussi me reprochaient ma virée proche-orientale. Je faisais tout à contretemps. Un raté de la vie.

Mais c'était Anne qui me préoccupait le plus.

- Tu ne veux pas parler à quelqu'un ? À un spécialiste ?
- Tu penses que je deviens folle ? C'est ça ? Toi, le grand psychologue !
- Que veux-tu dire ?
- Je te l'ai répété une fois, dix mille fois : tu n'aurais jamais dû partir là-bas.
- Mais je faisais ça pour nous !
- Tu continues à ne pas entendre. Non. Tu ne veux pas m'écouter.

Je ne réalisais pas que l'état psychique d'Anne masquait mon désarroi mental. La mort de Marilou était effacée par ma femme. Je voulais la sauver. La reconforter. Mais je n'étais plus l'homme de la situation. J'étais le problème.

On peut essayer de tout réparer, d'accepter l'inacceptable. Mais cela ne dure qu'un instant. Le jour vient quand le voile du temple se déchire. Et là, il n'y a plus d'échappatoire.

Un matin, Anne sortit de sa chambre. Elle avait mis du noir sur ses yeux et attaché ses cheveux avec un bandeau. Elle était rayonnante. Elle était elle.

- Je reprends le boulot. Ne m'attends pas ce soir pour dîner. Je ne sais pas quand je finirai. J'ai beaucoup de travail en retard.

Elle referma la porte sans me jeter un regard. Je passai la journée prostré dans mon lit. Je ne vivais, moi aussi, qu'au milieu des clichés de Marilou. Et je dormais. Je dormais pour oublier. Le sommeil, le grand réparateur.

À une heure du matin, j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir. C'était elle.

- Tu as bien travaillé. Tu as retrouvé tes repères ?  
- Oui. Bonne nuit.

Ce fut tout. Notre relation n'en était plus vraiment une. Nous vivions côte à côte. J'étais, pour elle, le souvenir brûlant d'une vie révolue. Elle rentrait chaque soir de plus en plus tard. Puis, un soir, elle ne revint pas. J'attendis son retour sans émotion. Tout était vide, à présent, en moi. Toute ma vie, je n'avais jamais eu vraiment le contrôle. Passager perdu du destin.

Deux jours passèrent avant qu'elle ne revienne, un matin. J'eus du mal à reconnaître son visage. Ses yeux n'exprimaient rien. Elle me prit doucement la main :

- Je pars.
- Où pars-tu ?
- Je te quitte.
- Reste.
- Écoute, je t'en supplie. Pour une fois, écoute.

Elle ne voulait plus rien avoir à faire avec moi. J'étais devenu, à ses yeux, une erreur. Une erreur fatale. Elle avait bien réfléchi. Jamais elle ne pourrait m'aimer comme avant. Notre histoire d'amour s'était terminée avant la mort de notre enfant. Peut-être même depuis mon départ pour l'Irak.

J'essayais de la retenir, de lui exprimer tout mon amour pour elle. Elle n'avait plus besoin d'amour, mais de sécurité, de tranquillité, de repos.

Elle m'avoua qu'elle s'était rapprochée du Français du labo, Alain. Une nuit, ils avaient fait l'amour. Elle avait aimé son corps et cette union qui ne recherchait pas le grand amour. Le grand impossible. Simplement unie à un homme qui lui ferait du bien.

- C'était comme à Barcelone, après le viol. Un moyen d'oublier.

Puis elle disparut à jamais de ma vie. Les cartes du ciel, ma grand-mère et ma voyante avaient tout faux.



# Épilogue

*“Dites ces mots ma vie et retenez vos larmes.”*

Louis Aragon

Le temps résorbe tout. Il panse les plaies de l'âme. Les années passent et, lorsqu'on se retourne sur ce chemin tracé par les dieux de l'univers, on n'y voit plus que des images pastel et des sentiments fugaces. Comme après une catastrophe naturelle, on attend que la route, clairsemée de débris, se découvre enfin. Pour moi, il fallut dix-huit ans pour oublier.

Par moment, je me souvenais que j'avais été un père. Et cette pensée, bien qu'éphémère, me rendait heureux. Je vivotais, toujours sans but, contemplant les malheurs du monde. Ce monde qui, en dix-huit ans, n'avait pas changé. On s'entretuait encore en Syrie, en Ukraine, ailleurs. La guerre et l'humanité, encore une histoire d'amour tragique.

De retour en France, je retrouvais mon plaisir d'antan : marcher dans Paris. Flâner le long des quais de la Seine et m'asseoir à une terrasse de café. De cette terrasse, j'observais les passants, les Parisiens pressés et les touristes hébétés.

Puis, soudain, un visage me frappa. Je crus à une apparition. Anne était là. Assise à la même terrasse de café que moi. La femme de mes amours défuntes. Elle souriait à une jeune fille aux longs cheveux noirs. Elle devait avoir dans les 13 ans, peut-être plus. J'étais

comme paralysé par cette vision. Anne, l'amour de ma vie, avec une fille. Sa fille vivante.

J'imaginai son autre histoire d'amour avec un homme. Cet enfant ressuscité. Ce nouvel accouchement sans doula. Une vie. Une autre vie. Sans moi.

Anne caressait parfois les cheveux de l'adolescente, avec tendresse. Leur complicité était réelle.

Et ce Temps, qui avait été si cruel, s'arrêta sur cette terrasse de café. J'étais à nouveau réuni avec la femme de ma vie. Une paix, que je n'avais jamais connue, vint alors m'envelopper de sa douce chaleur. Je m'échappais, à cet instant, du monde des morts pour revenir à la vie.

Une main se posa doucement sur mon bras.

- Tout va bien, monsieur ?

C'était une dame, assise près de moi, qui s'inquiétait des larmes qui coulaient sur mon visage.

- Ça va ?

- Oui.

Mes larmes n'étaient pas des larmes de tristesse. Ni de deuil. Elles venaient d'un souvenir, d'une promesse oubliée.

Anne et la jeune fille se levèrent de table. Je les vis disparaître dans la foule anonyme. Avant de complètement disparaître, la fille sans nom tourna son visage dans ma direction et je vis ses yeux. C'étaient les yeux noirs de mon enfant perdu.



